TOME V^e. IIIe ANNÉE.

Ier OCTOBRE. — N° XXVIII.

LE POLONAIS

JOURNAL des Intérêts de l'Europe,

DIRIGÉ

PAR UN MEMBRE DE LA DIÈTE POLONAISE.



PARIS.

AU BUREAU DU POLONAIS,

RUE DES MARAIS St.-GERMAIN, N° 17 *bis*.

—

1835.

Le Polonais paraît sous les auspices de six Pairs de France et de dix-sept Députés de la Chambre de 1831. — Ce journal est publié le 1er de chaque mois

TABLE DES MATIÈRES.

1er OCTOBRE 1835.

LE POLONAIS DONNERA DANS SES PROCHAINES LIVRAISONS LES ARTICLES SUIVANS :

1° La Révolution d'Italie en 1831, par M. Orioli (3me article).
2° Un article de M. Ballanche.
3° Les sonnets de Crimée de Mickiewicz, par M. de Sainte-Beuve.
4° Sur le Principe de la Diplomatie (2me article), par un Anglais.
5° La Pologne et l'Italie considérées sous leur rapport religieux.
6° Analyse du Sieur Thadée de Mickiewicz.
7° Illustrations polonaises.—Biographie de Reytan et de Bielinski, par Niemcewicz.
8° Tableaux des mœurs et des usages en Russie, par le comte Ladislas Plater.
9° De la question d'Orient, et de l'existence de la Turquie.

Les tomes Ier, IIe, IIIe et IVe du journal sont en vente au prix de l'abonnement.

POLITIQUE.

D'UN MOYEN DE METTRE OBSTACLE

AUX PROJETS

DE LA RUSSIE SUR L'ORIENT

SANS TROUBLER LA PAIX EUROPÉENNE.

La Russie s'efforce de donner à sa politique un caractère qu'elle n'a pas, et l'effronterie avec laquelle ses agens la préconisent est par trop grande. Ne veulent-ils pas nous faire accroire que l'année 1812, que cette année qui ruina les gigantesques projets de Napoléon et arrêta l'essor de son ambition, vit en même temps les Russes, grands déjà par la victoire, le devenir bien davantage encore parce qu'ils auraient renoncé dès cette époque et sans que rien les y forçât, aux idées ambitieuses, aux projets d'agrandissement qu'ils avaient pu concevoir eux-mêmes jusqu'alors. Pour la première fois, disent-ils, on vit ce que l'histoire des nations ne nous avait pas encore montré : un peuple pour qui le moment de la victoire fut en même temps le moment de la madération et de l'humilité. Le document diplomatique et les autres factums où nous lisons tant de belles choses, ont été insérés dans divers journaux (1) avec un empressement plus que semi-officiel.

(1) Voyez *la Quotidienne* des 12 et 13 septembre 1835 ; le *Journal de Francfort* du 4 septembre, et le *Courrier de Londres* du 15.

Les naïfs défenseurs de l'autocrate, soit qu'ils le défendent dans les journaux, soit qu'ils l'exaltent dans les salons, parviendraient plus facilement à faire adopter les opinions dont ils sont les colporteurs, s'ils pouvaient d'abord effacer des pages de l'histoire les évènemens du XVIII[e] siècle, et de nos esprits, les enseignemens que les malheurs de l'infortunée Pologne y ont gravés profondément. Mais en vérité, avec l'expérience que nous avons tous du passé, il est absurde d'espérer que nous montrerons assez crédules et assez confians pour admettre le fait que, depuis 1812, la Russie aurait adopté une politique toute nouvelle, toute inoffensive en ce qui touche l'indépendance des nations qui l'avoisinent.

La fourberie est un instrument dont le Cabinet de Pétersbourg s'est servi souvent avec succès; mais cet instrument, Dieu merci, est aujourd'hui usé : si l'on voit encore des tartufes et des hypocrites, il devient plus difficile chaque jour de trouver des dupes.

Selon une tactique qui n'est pas nouvelle, mais qui n'est pas non plus fort honorable, les prôneurs du gouvernement russe vont exaltant le monarque régnant au détriment de ses devanciers. Ils font bon marché des anciens czars et des anciennes czarines, à l'effet de mettre leurs successeurs à l'abri des accusations qui pèsent sur toute la race. Ils avouent, en prenant l'air de la franchise, qu'avant 1812, l'ambition entrait pour beaucoup dans les calculs de Pierre, dans ceux de Catherine et même dans les projets d'Alexandre encore jeune; mais ils ne veulent pas qu'Alexandre, parvenu à son âge mûr, que Nicolas surtout, aient quelque chose de commun avec leurs prédécesseurs. Frappés cependant des vives et justes attaques de la presse européenne contre le gouvernement de l'autocrate, sentant qu'il est impossible de nier les préparatifs de guerre immenses auxquels ce gouvernement se livre, les âmes damnées de la Russie, qui ne peuvent nous tromper sur les faits et gestes de cette puissance, cherchent à nous donner le change sur

ses intentions ; de là cette incroyable assertion sans cesse répétée, qu'un revivement se serait opéré dans la politique russe.

Ce n'est pas la première fois, nous venons de le dire, qu'on a recours à des mensonges de cette nature, à d'hypocrites déclarations. Le succès qu'elles ont obtenu dans le passé inspire des espérances pour l'avenir. On se souvient que c'est en répandant de décevantes paroles, en proclamant des intentions toutes pacifiques que l'on était loin d'avoir, qu'on a déguisé, il n'y a pas long-temps, les préparatifs d'une guerre qui a été si malheureuse, si désastreuse pour la Turquie. On se souvient aussi que, dans le siècle dernier, les intérêts de la chrétienté ont été, avec adresse et avec succès, mis en avant, et ont servi de prétexte pour servir et consolider d'autres intérêts. L'identité des moyens dont on s'est servi autrefois et dont on se sert aujourd'hui trahit aussi l'identité du but.

Mais ce but, on ne l'atteindra pas; ces moyens machiavéliques échoueront. L'Europe sait à quoi s'en tenir aujourd'hui sur les intentions et les projets de la Russie; un seul point reste à éclaircir, à savoir : la voie qu'il faut prendre pour mettre cette puissance dans l'impossibilité d'exécuter ses projets d'envahissement en Orient.

Bien que la Russie craigne la guerre, ainsi qu'on l'a dit avec beaucoup de raison (1); bien qu'il suffirait peut-être de quelques dispositions menaçantes pour l'intimider, cependant dans l'état actuel des choses, il ne nous semble pas qu'il faille recourir à l'un ou à l'autre de ces moyens. D'une part, la guerre, ne fût-elle pas incertaine quant à son issue, présente toujours le très grave inconvénient de nuire au bien-être particulier et général; d'une autre part, les préparatifs d'une guerre, en supposant qu'on ne fût pas obligé d'aller au-delà, seraient eux-mêmes trop dispendieux.

(1) *British and Foreign Review*, n° 1, p. 132.

Mais n'est-il pas un autre moyen d'arriver au résultat que nous désirons? sans tirer le canon, sans mettre en mouvement des armées, ne peut-on pas amener la Russie à renoncer à ses idées d'agrandissement?

L'échec que cette puissance a reçu, depuis un an surtout, dans l'opinion des peuples de l'Europe, l'a déjà beaucoup ébranlée et la retiendra jusqu'à ce qu'une occasion s'offre plus favorable à l'exécution de ses projets. Mais c'est peu qu'elle soit battue en brèche par l'opinion. Présentons-lui d'autres obstacles; créons-lui d'autres dangers; affaiblissons-la, sinon en l'attaquant directement, du moins en augmentant la force morale et matérielle de ceux dont elle médite la ruine. Par exemple, l'adoption dans tous les ports de l'Occident de tarifs nouveaux et favorables à tous les produits du sol et de l'industrie de l'Orient, aurait pour effet d'aplanir pour les Turcs une grande partie des obstacles qui les empêchent de s'élever à notre haute civilisation. Si cependant ils possédaient jamais même une petite partie des lumières et des ressources européennes, combien dès-lors offriraient peu de chances de succès les tentatives de la Russie.

Encore une fois, la guerre, bien qu'assurément elle ne serait pas employée au détriment de l'Europe, n'est pas le moyen auquel il faut recourir contre le czar. De fort bons esprits repoussent ce moyen qui blesserait de nombreux intérêts. Partis avec l'espérance bien fondée que la paix européenne ne serait pas troublée, plus de 1,200 bâtimens stationnent, disent-ils (1), ou voyagent dans le voisinage des ports russes. Sacrifier ces bâtimens, causer la ruine de leurs propriétaires, serait, nous le pensons avec eux, une grande injustice, une faute énorme; aussi ne trouvons-nous pas qu'une déclaration de guerre soit indispensable : mais, ce qui est indispensable, c'est de faire à la Russie cette espèce

(1) Voy. *Courrier de Londres* du 15 septembre 1835.

de guerre commerciale dont nous venons de parler, et dans laquelle nous ne nous engagerions pas sans fruits. D'ailleurs, en fait de commerce, comme en toute autre chose, ne devons-nous pas nous montrer justes et équitables envers les Turcs aussi bien qu'envers les autres peuples? La Russie serait-elle fondée à se plaindre, osera-t-elle se plaindre d'une politique qui, prudemment combinée, changera graduellement le sort des Orientaux, réformera leurs préjugés et augmentera leur bonheur plus que ne pourraient le faire bien certainement toutes les invasions du monde, même les invasions si problématiques quant à leurs effets de la philanthropie.

L'auteur de l'ouvrage intitulé *L'Angleterre et la France*, etc., et dont nous avons rendu compte dans notre précédent numéro, en a publié tout récemment une cinquième édition sous le nouveau titre de *la Turquie et la Russie*. Les idées que nous venons d'émettre à la hâte, et sans les développer, nous ont été suscitées par la lecture d'un appendice qui est joint à cette nouvelle édition, et où se trouvent traitées des questions commerciales du plus haut intérêt. Nous reviendrons peut-être une autre fois sur les renseignemens qu'il donne et les détails qu'il contient à cet égard. Espérons que les comités du parlement, que les commissions d'enquête des deux chambres législatives de la France, aussi bien que l'union commerciale de l'Allemagne, ne négligeront pas d'en faire l'objet d'un sérieux examen.

Un Anglais.

BANQUE DE VARSOVIE.

La banque établie à Varsovie en 1829 vient de publier son sixième compte-rendu annuel (1). C'est une institution dont on est redevable à l'administration polonaise du royaume, telle qu'elle existait sous le régime de la charte, violée et abolie depuis par l'empereur Nicolas. Protégée par un gouvernement national, elle aurait pu contribuer très efficacement au bien-être matériel du royaume : sous le joug de la domination absolue de l'étranger, elle ne peut plus opérer qu'à condition d'être un instrument servile du pouvoir. Ce pouvoir est malheureusement aussi hostile au pays qu'il l'est à toute civilisation. A ce dernier titre, la banque soi-disant de Pologne ne saurait être indifférente au public européen, intéressé à en connaître et à en suivre les opérations et les résultats. Voilà pourquoi nous allons faire ici une revue succincte des objets dont se compose le compte rendu de l'année 1834.

I. AMORTISSEMENT DE LA DETTE PUBLIQUE.

La liquidation de la dette *étrangère*, celle confiée à Paris, au prince Lubecki, et celle de la dette *intérieure* n'étant pas achevée, la banque s'est bornée à payer la très petite fraction de la dernière fondée depuis 1828. Les paiemens effectués de ce chef ne montent donc qu'à 161,867 francs.

Le trésor du royaume ayant versé à la banque les fonds nécessaires pour le service de la dette de 25,200,000 fr., contractée en 1829, celle-ci a payé les obligations sorties au tirage des 1er et 15 mars 1834, et a employé à cet effet la somme de 1,637,020 fr. La banque a depuis été chargée de l'amortissement d'une nouvelle dette de 15 millions de francs contractée le 9 août 1834. Les fonds nécessaires doivent lui être fournis par le trésor tous les six mois. Aucun paiement n'avait encore été fait pendant l'année 1834. On sait qu'indépendamment de ces deux dettes, un nouvel emprunt a été publié dans les journaux. La banque sera également chargée de son service. Nous reviendrons plus tard sur ce sujet.

(1) Voir Dziennik Powszechny, numéros 129, 130, 131, 132, 133, 134, 136, 138, 140 142, 150, 152.

II. ENCOURAGEMENS AU COMMERCE, AU CRÉDIT ET A L'INDUSTRIE.

1. CAPITAL DE LA BANQUE.

Le décret d'institution fixait le capital de la banque à la somme de 18 millions de francs: plus tard par une ordonnance du 7 avril 1834, il a été augmenté de 7,200,000 francs, et forme maintenant un capital de 25,200,000 fr. Ce surcroît n'a pas été fourni à la banque en espèces, mais en créances hypothéquées sur des terres obérées par des emprunts, faits anciennement à des propriétaires polonais, par des institutions commerciales de Berlin. La condescendance de l'empereur de Russie pour le roi de Prusse fit solder ces emprunts par le trésor polonais en 1830, en constituant ces propriétaires débiteurs du fisc de Varsovie. Ces créances étant très onéreuses pour leurs débiteurs, et les institutions commerciales de Berlin désespérant de les réaliser sans de grandes pertes, la cession n'a été favorable qu'à la Prusse. L'accroissement susdit du capital sera beaucoup plus nominal qu'effectif et prouvera d'autant plus combien le gouvernement russe aime à faire parade de sa munificence, et à donner le change à l'opinion européenne sur la manière dont il traite un pays ci-devant royaume constitutionnel, aujourd'hui province assimilée au reste de l'empire.

Les profits de la banque de l'année 1833 montant à 1,749,634 fr. ont été versés par elle dans le trésor dans le courant de 1834.

2. 3. DÉPÔTS ET SOMMES CONFIÉS A LA BANQUE.

a. Dépôts scellés.

Il en est resté dans la banque, à la fin de 1833, pour	33,129,437 f.
Nouveaux dépôts faits en 1834	66,801,992
TOTAL	99,731,429
Dépôts restitués en 1834	51,857,209
Restant des dépôts scellés à la fin de 1834	48,074,220

Parmi les dépôts scellés nouvellement faits, ont été comptés :

Les obligations de la ville de Varsovie, pour	3,000,000
Des billets de la banque, confectionnés et non encore émis, pour	6,000,000
TOTAL	9,000,000

b. Dépôts et Consignations.

La banque en possédait, à la fin de 1833, pour...	7,835,778 f.
Nouvelles consignations en 1834............	6,255,054
Total.................	14,090,832
Consignations restituées en 1834............	4,790,205
Il en reste, à la fin de 1834............	9,300,627

c. Capitaux appartenant à des Institutions.

Il y en avait à la banque, à la fin de 1833, pour.	12,351,037
Nouveaux capitaux versés en 1834............	4,215,902
Total.................	16,566,939
Capitaux levés pendant l'année 1834............	2,024,718
Il en est resté, à la fin de 1834............	14,542,221

d. Capitaux appartenant à des Particuliers.

La banque possédait de ce chef, à la fin de 1833, pour............	2,154,208
Nouveaux capitaux versés en 1834............	3,215,374
Total.................	5,369,582
Capitaux restitués............	1,587,130
La banque en avait, à la fin de 1834..........	3,782,452

e. Sommes en transfert restant à la fin de 1834.

Sommes déposées pour être payées à Varsovie...	2,799,266
— dans les prov^{es}.	666,219
Sommes appartenant à la caisse générale du roy^{e}.	1,080,000
Sommes à percevoir, par la banque, à la direction de l'Association territoriale............	1,191,829
Sommes appartenant à des maisons de commerce et autres............	2,862,150
Reste des 15 millions appartenant au trésor du royaume............	4,544,498
Total.................	13,143,962

Le mouvement des sommmes en transfert a été dans le courant de 1834 de 24 millions, dont 12 millions de sommes appartenant à des institutions et à des particuliers et autant de fonds appartenant au fisc.

Le restant des 15 millions susdits est expliqué dans le compte rendu de la manière suivante. Le gouvernement trouva bon d'autoriser le fisc du royaume à tirer sur la banque une somme de 6 millions de francs pour couvrir des dépenses occasionées par la dernière guerre. Pour ne pas détourner les fonds de la banque de leur destination primitive, une ordonnance créa des bons du trésor portant 5 o/o d'intérêt pour ladite valeur de 6 millions que la banque fut autorisée de négocier. De plus la ville de Varsovie reçut l'autorisation de faire un emprunt de 9 millions de francs pour payer ses anciennes dettes. Cet emprunt ayant trouvé des difficultés, le trésor eut l'ordre de venir à l'appui de la ville par une émission de bons du trésor pour la somme susdite de 9 millions. Ces bons furent cédés à la banque pour la somme de 8,400,000 fr. De cette manière la banque acquit des bons du trésor de 15 millions de francs pour lesquels elle devint débitrice du trésor de la somme de 14,400,000 fr.

A compte de cette dette, la banque importa, en numéraire, à la caisse générale..........................	6,000,000 f.
On porta en compte, pour les sommes de la banque employées, pendant la guerre, à l'entretien de l'armée..................................	1,070,399
De plus, pour une ancienne dette de la ville de Varsovie, reste d'un emprunt de 3 millions....	2,785,104
TOTAL.................	9,855,503
La banque resta redevable du résidu susdit de...	4,544,497
Pour compléter la somme de...........	14,400,000

4. BILLETS EN CIRCULATION.

La confection des billets de banque de cent florins de Pologne ayant été achevée, on en émit dans le premier semestre de 1824, pour la somme de 339,330 fr.; plus tard on en mit en circulation en juillet pour 1,460,670 fr., et en octobre pour 3,000,000, en tout pour la somme de 4,800,000 fr., de sorte qu'il ne reste plus de l'émission autorisée de 7,200,000 fr. égale à l'accroissement du capital de la banque, que 2,400,000 fr. à mettre en cours.

D'après l'expérience de la banque le moyen terme de l'échange des billets contre du numéraire monte à Varsovie par jour à la somme de 16,500 fr., et par mois à celle de 495,000 fr.

La banque a retiré du cours des billets endommagés pour la valeur de 2,097,480 fr., et les a remplacés par des billets neufs.

5. OPÉRATIONS.

a. Escompte des Lettres de change du pays et Effets publics.

La banque possédait, à la fin de 1833 :

En lettres de change......	2,839,798	4,197,574 f.
En effets publics..........	1,357,776	
Elle a escompté, pendant 1834, des lettres de change, pour...	17,405,530	24,379,058
Elle a escompté, pendant 1834, des effets publics, pour......	6,973,528	
TOTAL....		28,576,632

Il a été payé à la banque :

Sur lettres de change............	15,575,564	22,759,298 f.
Sur effets publics...............	7,183,734	

Il est resté à la banque, à la fin de 1834 :

En lettres de change, pour.......	4,669,764	5,817,334
En effets publics, pour..........	1,147,570	

Le mouvement général des fonds de la banque, pour l'escompte des lettres de change et d'effets publics, dépasse la somme de 46,800,000 francs.

b. Achat et vente de Lettres de change de l'étranger.

Le restant des lettres de change, au portefeuille de la banque, montait, à la fin de 1833, à..........................	1,066,899 f.
Achat fait dans le courant de 1834............	6,405,916
TOTAL....................	7,472,815
La réalisation de ces lettres de change a produit..	6,805,941
Il en est resté au portefeuille, à la fin de 1834...	666,874

La banque achète des lettres de change sur l'étranger dans la vue de les employer : à escompter hors du pays les lots de Pologne provenant de l'emprunt de 1829 de 25 millions, les lettres de gage de

l'association territoriale sorties au tirage ainsi que leurs coupons: à l'achat d'espèces pour alimenter ses comptoirs d'échange; enfin à des envois de fonds à l'extérieur. Le mouvement des fonds dans cette opération a été de beaucoup inférieur à celui de l'année précédente. La banque l'attribue à la baisse du prix des laines et des grains; à la hausse des assignats de Russie et à la diminution des exportations russes pour cause de disette.

c. *Achat et vente d'Effets publics.*

La banque possédait, à la fin de 1833 :		
En effets publics polonais........	9,334,725	21,930,810 f.
— étrangers........	12,596,085	
Elle acheta, pendant l'année 1834 :		
En effets polonais..............	9,148,537	10,229,510
— étrangers.............	1,080,973	
TOTAL..............		32,160,320
Elle vendit, en effets polonais.....	9,914,902	12,786,166
— étrangers....	2,871,264	
Il restait, dans le portefeuille de la banque, à la fin de 1834, en effets publics....		19,374,154
SAVOIR :		
Effets polonais :		
En lettres de gage............	5,613,828	8,568,360
En certificats de lettres de gage....	522,132	
En bons du trésor, 5 p. °/₀.......	2,301,975	
En lots de Pologne et autres......	130,425	
Effets étrangers :		
En papiers russes..............	10,566,423	10,805,794
En divers papiers étrangers.......	239,371	
TOTAL conforme...........		19,374,154

Le mouvement général des fonds, pour cette opération, a été de près de 23 millions.

d. *Prêts et Avances.*

aa. *Prêts faits à l'Association territoriale.*

L'ancien prêt fait à cette association monte à....	959,664 f.
La banque y ajouta, en 1834...............	600,000
TOTAL...............	1,559,664

Ladite association doit de plus à la banque, pour les lettres de gage sorties au tirage, environ 2,400,000 francs.

bb. Prêts faits à des Établissemens industriels.

A la fin de 1833, la banque avait employé à cet effet	7,878,808 f.
Pendant l'année 1834, elle fournit de plus	1,633,435
TOTAL	9,512,243
Les remboursemens effectués ont produit	2,009,271
Les établissemens restent redevables, à la fin de 1834, de	7,502,972

SAVOIR :

La direction des mines	5,899,360
Les fabricans en laine et autres	1,603,612

La banque a été chargée par le gouvernement de la direction générale des mines du royaume et de l'exploitation du sel à *Ciechocinek.* Une sécheresse désastreuse et l'incendie de trente mille arpens de forêts ont, d'après le compte rendu, mis obstacle aux travaux des mines. L'exploitation du sel a produit 105,000 quintaux de sel purifié ; ce qui fait 5,000 de plus que l'année précédente.

Le résidu des prêts faits aux fabricans en laine, en 1833, offrait	406,760
Pendant l'année 1834, la banque a avancé de plus	862,984
TOTAL	1,269,744
Les remboursemens ont produit	319,154
Nouveau résidu, à la fin de 1834	950,590
La banque a fait de plus des prêts à d'autres industriels qui restent redevables de	653,022
TOTAL des prêts non remboursés	1,603,612

La banque explique les remboursemens arriérés par la grande pénurie des fabricans, auxquels le nouveau règlement de douanes russes a fait perdre presque tout leur débit. Voilà encore qui prouve combien nous avions raison de dire et de répéter que le gouvernement russe en envahissant le pays et en détruisant toutes ses franchises, n'a pas moins épargné son industrie. Qu'on ne nous objecte pas la banque, son existence et ses résultats qui certes ne sont pas sans utilité ; nous l'avons déjà dit, la banque est due à

l'administration polonaise du royaume ; si elle n'avait pas été établie avant la dernière guerre d'indépendance, si la Russie ne l'avait pas trouvée existante après la soumission, aucun fonctionnaire russe n'aurait songé à cette création. Mais un établissement tout fait, pourquoi le détruire ? Mieux valait le conserver et le maintenir de manière à le rendre utile au gouvernement et à s'en servir au besoin comme d'un témoignage de sagesse et de bienveillance devant l'Europe civilisée : ainsi fit-on. Mais cela ne nous empêche pas d'ajouter et de répéter que sous l'égide d'un gouvernement national cette institution aurait prospéré beaucoup plus et serait devenue un centre de commerce, d'industrie et de civilisation beaucoup plus efficace et mille fois plus actif que la banque de Varsovie ne peut l'être aujourd'hui.

cc. Prêts sur gages.

La banque avait, à la fin de 1833, prêté, sur effets publics, marchandises et divers effets précieux déposés en gage, la somme de	1,655,761 f.
Pendant l'année 1834, elle prêta encore	3,429,763
TOTAL	5,085,524
Les remboursemens ont produit	2,894,073
Les prêts non remboursés montaient à	2,191,451

dd. Avances.

Les avances non remboursées montaient, à la fin de 1833, à la somme de	19,056,891 f.
Les avances de 1834 montaient à	126,851,872
TOTAL	145,908,763
Les remboursemens ont produit	109,215,751
Restant des avances à la fin de 1834	36,693,012

Parmi les avances faites par la banque et dont le mouvement annuel présente une somme de 235 millions de francs. Le compte rendu cite 18 millions cédés par le trésor en créances diverses et principalement celles qui avaient été hypothéquées ci-devant en faveur des établissemens financiers de Berlin ; 15 millions en bons du trésor dont il est fait mention plus haut ; 2,400,000 dus par l'association territoriale ; les avances faites par une nouvelle agence de la banque établie à Berdyczow en Volhynie, enfin l'achat de

7,600 bœufs en faveur des propriétaires dont le bétail avait été détruit par une épizootie.

e. *Entreprises commerciales et industrielles.*

aa. Chaussées.

La banque avait employé, jusqu'à la fin de 1833 :

Pour le compte du gouvernement...............	4,981,466 f.
En 1834, ces mêmes dépenses ont monté à.......	6.185,990
Total..................	11,167,456
Le trésor a remboursé à la banque.............	1,652,080
Il est resté redevable à la banque, fin 1834, de...	9,515,376

Au moyen de ces avances la banque est parvenue à achever dans l'année deux routes construites en chaussée, savoir :

1° Celle dite de Bialystok, depuis Modlin jusqu'à Zlotorya.

2° Celle dite manufacturière de Lowicz à Opatow ; de plus, trois fractions de route, savoir :

1° Celle de Biala à Miechow sur la route de Cracovie.

2° Celle de Piaseczno à Mniszew et de Markuszew à Bogucin sur la route de Lublin.

3° Celle de Jablonna à Nowydwor, sur la route de Dantzig.

bb. Magasin de blé.

L'ancienne administration Polonaise avait fait adopter le projet de construire des magasins de blé à Varsovie et sur d'autres points de la Vistule, dans la vue de procurer par là le moyen aux propriétaires de déposer leurs grains et d'obtenir des avances en numéraire, le tout pour rendre le commerce moins chanceux et surtout plus indépendant. La banque fut chargée de cette entreprise Le compte-rendu fait foi, que l'empereur a ordonné à la banque de commencer ses opérations par la construction d'un magasin dans la forteresse de Modlin. On voit que le but de l'entreprise est faussé, et que de financière et nationale elle est devenue militaire et oppressive ; qu'au lieu d'offrir un avantage matériel au pays, elle ne va servir qu'à river les chaînes des habitans en consolidant un point stratégique dans la vue de menacer Varsovie et d'en imposer à l'Europe. Les vues sages de l'administration précédente ont été

par là tellement dénaturées que la banque n'a pu songer qu'à réparer un ancien magasin à Wroclawek, encore n'a-t-elle pu parvenir à le toiter convenablement.

cc. Canal d'Angustow.

Le gouvernement a chargé en 1833 la banque de l'achèvement des travaux du canal d'Angustow, qui doit, en réunissant la Narew avec le Niemen, ouvrir un jour une communication directe entre la Vistule et la mer Baltique, par l'entremise d'un second canal creusé en Samogitie qui réunit le Niemen avec la Windau.

La banque avait déboursé à cet effet, en 1833..	129,645 f.
De plus, en 1834	20,362
TOTAL	150,007
Les remboursemens ont produit	52,340
Les avances montaient, à la fin de 1834, à	97,667

Pour indemniser la banque, le gouvernement lui a cédé les péages à établir plus tard sur ce canal et de plus l'exploitation des coupes décennales des forêts de l'état dans les palatinats de Plock et d'Augustow. Ces forêts ne pourront être exploitées avantageusement que lorsqu'on aura levé les obstacles que le règlement des douanes anglaises et prussiennes oppose à ce commerce.

III. MOUVEMENT DE CAISSE.

Le mouvement de caisse offre le tableau suivant :

Il est resté, à la fin de 1833, en lingots, numéraires et billets de caisse, la somme de	4,190,898 f.
La caisse a perçu, pendant l'année 1834	82,242,820
TOTAL	86,433,718
Elle a payé durant l'année	79,734.632
Il est resté en caisse, à la fin de 1834	6,699.086

Par conséquent, le mouvement général offre un total de près de 162 millions de francs.

IV. PROFITS ET PERTES.

Le compte-rendu offre à cet égard le tableau sommaire suivant :

Profits.

L'intérêt des effets publics, l'escompte des lettres de change ; les p. °/₀ des prêts et avances, ont produit	2,125,919	
Le négoce des effets publics, des traites et espèces	311,077	2,474,731 f.
Diverses recettes	37,735	

Pertes.

Frais d'administration	412,614	
— de commerce	73,479	542,985
Diverses dépenses	56,890	
Bénéfice net		1,931,746
Le compte-rendu ajoute l'intérêt du fond de réserve payé au gouvernement par la banque		167,826
Total du bénéfice		2,099,572

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

DE LA FRANCE

DANS SES RAPPORTS D'OPINION AVEC L'ALLEMAGNE.

(*Second et dernier article.*)

J'ai signalé, dans un premier article, le mouvement de la pensée française et de la pensée allemande dans leurs plus

vastes oppositions. Compris dans un espace d'environ cinquante ans, de 1770 jusqu'à 1820, ce mouvement date de l'attaque que Lessing avait dirigée contre la littérature française du XVIIIe siècle ; il finit au temps de la restauration, où les opinions françaises repassèrent les bords du Rhin. Alors elles excitèrent de vifs débats religieux et politiques dans les deux écoles auxquelles l'esprit de parti a donné le surnom de servilisme et de libéralisme. Je vais indiquer un mouvement correspondant qui a introduit les résultats de la pensée allemande dans les écoles de la France littéraire, philosophique et politique actuelle. Il me faudra d'abord parler du saint-simonianisme.

Cette doctrine a eu des commencemens extrêmement prosaïques. Il s'agissait de fonder une association d'hommes sur le principe d'une ruche d'abeilles, en leur donnant pour base le système de perfectibilité emprunté à Condorcet. Saint-Simon ne partageait pas les haines philosophiques du célèbre conventionnel. Loin de considérer la théocratie, l'aristocratie, la monarchie, sous le point de vue d'une vaste conspiration dirigée par des génies malfaisans contre le repos et le bonheur du genre humain, il les respectait dans le passé, comme autant de jalons d'une échelle sociale dressée par des mains savantes pour conduire le genre humain à pas lents et initiateurs dans le giron de la démocratie. En Saint-Simon, l'homme, suivant la croyance de ses disciples, avait eu la conscience de sa destinée. Cette destinée, c'était le travail commun qui avait pour but le bien-être matériel de l'espèce humaine. La science, dans ses rapports avec l'industrialisme, était transformée en religion. Elle avait ses Bonzes et ses Talapoins; M. de Saint-Simon était le Dalaï Lama, le pape de cette religion de la matière. Malheureusement ce réformateur manquait de la verve de Diderot, du coup d'œil de Condorcet : il avorta.

Quittant le prosaïsme, ce terre-à-terre des opinions vul-

gairement matérialistes, les disciples de Saint-Simon ont voulu s'élancer dans la sphère des spéculations hasardeuses. Ils se sont adressés à l'Allemagne. Tandis que la doctrine du maître succombait à Paris, quelques Allemands la relevèrent dans leur patrie ; ils l'étayèrent par les principes de la philosophie de la nature, et essayèrent de l'idéaliser. Jadis Fichte s'était emparé de la révolution française comme d'une matière brute ; il l'avait dégrossie du déïsme de Robespierre et du matérialisme de Condorcet, et avait essayé de la renouveler par le stoïcisme ; les Allemands modernes, prenant Saint-Simon au sérieux, voulurent faire pour son école ce que Fichte avait tenté pour l'école révolutionnaire ; parmi eux il n'y avait pas de Fichte ; le saint-simonianisme n'avait pas la puissance de la révolution.

Vif et ambitieux, l'esprit français ne se contente pas des voies lentes de la science. Voulant emporter à la fois les femmes, les jeunes gens, les clubs et le peuple, le saint-simonianisme tomba dans les bizarreries les plus incroyables, dont il calculait mélodramatiquement les effets. Il blessa la morale, avec laquelle les Allemands ne plaisantent pas facilement. Cherchant la *femme libre*, c'est-à-dire la femme facile, il parla de renouveler le contrat qui lie les époux, il proclama l'émancipation de la femme, il prêcha les plaisirs et encouragea le sybaritisme. Pour masquer l'immoralité du fond, il couvrit le tout d'un vernis de moralité emphatique pleine de cette fausse sublimité dont abondent tous les romans et tous les drames modernes. Cet esprit règne en France comme il règne en Allemagne ; il est plus licencieux dans la première, il est plus sophistique dans la seconde de ces contrées.

Autrefois le mal était le mal. Les sophistes cherchaient alors à donner le change, à nier le mal, à corrompre les esprits. Persifflant la vertu, préconisant le vice, ils ébranlaient les fondemens de l'ordre domestique, ils agitaient l'ordre social. Cependant on ne s'efforçait pas encore de

présenter le vice sous le point de vue d'une moralité factice : on n'essayait pas de l'ennoblir ; on ne voulait pas lui donner l'attrait de la vertu, l'élever jusqu'à la hauteur du sublime, provoquer en sa faveur les feux de l'enthousiasme. C'est là ce qui constitue la tendance du siècle.

On s'était récrié, il y a soixante ans, contre Werther, contre la Nouvelle Héloïse ; plus tard on blâma René. On trouvait que cette passion, qui plaide si éloquemment la cause d'un profond désordre, couvrait d'une indulgence dangereuse le défaut de force dans l'âme, l'absence de dignité dans le caractère. Ce n'étaient pas des rigoristes moroses qui avaient parlé de la sorte ; c'était Jean-Jacques défendant la lecture de son roman à toute femme honnête ; c'était Goëthe se raillant de la sensibilité excessive qu'il avait mise en vogue ; c'était M. de Chateaubriand proclamant les principes éternels du catholicisme. Ces romans ne corrompaient pas l'esprit dans son essence, ils n'exerçaient pas une action corrosive sur le cœur humain dans toute sa profondeur. J'en dis autant des romans de Diderot, de Jacques-le-Fataliste par exemple (car il y en a sur lesquels il faut se taire), ouvrages qui prêchaient la facilité des mœurs, comme les autres encourageaient les passions du cœur. Tous ces ouvrages ne démoralisaient pas les esprits d'une manière irrémédiable ; les plaies qu'ils ouvraient pouvaient se cicatriser : c'était l'affaire du temps et de l'expérience.

Schiller, homme d'une grande probité, d'une sévérité exemplaire de mœurs, dans une grossière ébauche de jeunesse, le Brigand Charles Moor, avait audacieusement foulé aux pieds les principes de l'ordre moral. Au nom d'une morale inconnue, de *la morale du génie,* il avait cherché à s'élever au-dessus de la morale vulgaire ; il s'était placé au-delà des bornes assignées à l'humanité, et protestait contre la morale sociale. De jeunes enthousiastes le considérèrent comme l'apologiste du meurtre et du brigandage.

Ils crurent le comprendre, en applaudissant, en sa personne, à l'homme qui voulait donner aux bâtards une famille, à tous les hommes d'un caractère douteux et équivoque une patrie, et cela aux dépens de toutes les institutions qui régissaient la famille, qui dominaient la patrie.

Au génie, qui se riait de la loi, qui se moquait de la religion, qui protestait contre les bornes imposées à la liberté, tout était permis, le rapt et l'adultère, pourvu qu'il les fondât sur un sentiment irrésistible, le cri de la nature, pourvu que la passion semblât réelle et sincèrement éprouvée. Dans l'univers tout disparaissait, sauf les âmes privilégiées, qui s'aspiraient de toute la puissance de leur souffle, qui se cherchaient à travers les bornes du temps, dans l'immensité de l'espace. L'ancienne société était pourrie, on se croyait permises les plus odieuses violences sur son cadavre. On déshonorait les vivans, on flétrissait les morts.

Ce blâme ne frappe pas sur Schiller dans toute sa rigueur. Homme énergique qui, à la sueur de son front, a dû conquérir sa position sociale, élaborer son esprit naturellement inculte, et qui a exagéré son idéalisme, comme il avait exagéré sa grossièreté, Schiller n'a pas voulu faire l'apologie du désordre; il a tracé un tableau puissant, mais lourd, mais emphatique, où les libertins de tout genre se donnent rendez-vous sous les auspices du génie, pour dépouiller l'ordre social. En cet ouvrage, je signale un premier essai destiné à donner le change sur la valeur du crime, à le parer des couleurs métaphysico-héroïques, à dresser à son usage le code d'une moralité nouvelle et bizarre.

Lord Byron, plus grand poète que Schiller, mais moins homme de bien, tête beaucoup moins forte, quoique plus poétiquement organisée, fut une exception dans tous les genres. C'est le seul homme qui ait été vrai dans cette ardeur de sentimens coupables mêlés de volupté et de poésie, sentimens qu'il avait su rendre si dangereusement intéressans.

Je ne suis pas du nombre des rigoristes en fait de littérature. Je crois que la poésie a des droits indépendans ; un homme écrit pour les hommes, et non pas pour des pensionnats de jeunes demoiselles. Si on ne publiait que ce que l'on pourrait mettre sans danger entre les mains de l'innocence, il faudrait brûler tous les livres, à commencer par l'Ancien Testament.

Mais enfin, il existe des principes éternels sur lesquels repose toute association d'hommes. Lord Byron, en défendant en quelque sorte à la vertu, à la législation de juger le vice, lord Byron, en produisant le vice sous les formes les plus séduisantes, en le manifestant comme un pouvoir sombre, satanique, suprême, brillant de toutes les flammes de l'amour, embrasant l'univers, fonda en sa faveur un droit légitime. Il ébranla les imaginations encore jeunes, il exalta les vives sympathies des deux sexes en poétisant le crime.

Traitant un sujet de la Légende avec une certaine grossièreté copiée de la rudesse de Schiller, Lewis, auteur du *Moine*, homme médiocre sous tous les rapports, avait cependant fait vibrer une corde qui devait retentir dans toutes les imaginations contemporaines ; le héros de son roman est le prêtre incestueux, le saint déchu par suite des séductions du démon. On le retrouve partout, dans la Légende indienne, mahométane, chrétienne ; c'est un sujet éminemment philosophique, comme Faust, comme don Juan, l'un l'homme de la science, l'autre l'homme du monde, qui sont placés dans une position semblable. Tous les hommes d'église, déchus de leur mission divine, tombés bien bas par l'orgueil, et qui pullulent surabondamment dans la poésie romantique du jour, ont été moulés sur le type du héros de Lewis. Loin de perfectionner le modèle, de le simplifier, de creuser son âme, on en a exagéré les proportions, on en a fait une caricature hideuse.

Homme de grand génie, Goëthe, produisit une grande

œuvre de génie, Faust. Dans ce poème vraiment dantesque, quelque chose cependant fait mal; ce n'est pas la griffe du diable qui s'y fait sentir, ce n'est pas le souffle de la mort dont le vent empoisonné caresse les fleurs de la vie; c'est la lâcheté de Faust, et, dans cette lâcheté, il y a comme l'apothéose du mal. Quelque chose manque à tous les héros de Goëthe, l'héroïsme; les personnages qui se groupent autour du héros de ses romans, du héros de ses drames, sont irréprochables. Le seul Goetz, parmi les grands hommes qu'il a évoqués, est véritablement un homme; Egmont, avec des qualités aimables, n'est qu'un brillant libertin. Devant les femmes de Goëthe, devant Claire, devant Marguerite, il faut se prosterner; depuis Raphaël, depuis Shakespear, jamais tant de grâce ne s'était rencontrée sous la plume d'un poète, sous le pinceau d'un artiste.

Les jeunes gens se sont précipités sur Faust, comme ils s'étaient précipités sur Werther, sur lord Byron, sur Charles Moor. Ils ont admiré cette amertume de l'existence mêlée à la culpabilité de l'existence; ils ont salué de leurs acclamations le génie dépravé qui se révolte contre les lois éternelles de l'ordre de la nature, contre les lois de l'ordre social. Fermentant dans les écoles, l'esprit de révolution s'insurgea contre les choses établies, sans avoir le droit de les juger, puisque ses jeunes et imberbes organes manquaient de raison, de savoir et d'expérience. Tout cela s'exalta de la manière la plus confuse, la plus désordonnée; le *fiat lux* n'éclaircit pas les ténèbres qui couvraient les imaginations. L'esprit de la France et l'esprit de l'Allemagne se pénétrèrent par leurs désorganisations mutuelles. De là les drames, les romans, les poèmes qui nous inondent; de là la luxure et le bourreau; de là la bâtardise et le mauvais lieu qui font assaut de philosophie et de profondeur; de là le rire qui grince dans une tête de mort; de là le cauchemar qui galope dans les imaginations; de là la terreur, accompagnement obligé du grotesque, qui grimace jusqu'à la démence.

Avant de descendre dans le tombeau, le puissant Goëthe a lancé les foudres de son excommunication de philosophe contre ce débordement.

Quand un corps vigoureux a été attaqué d'une maladie pestilentielle, avant d'être livré à la décomposition, une rougeur printannière couvre pour la dernière fois ses joues, un rayon mourant semble animer son regard, sur ses lèvres un sourire veut éclore; c'est l'approche de la pourriture, c'est l'approche de la mort.

Alors au sein de la terre, qui ressaisit tous les élémens de la vitalité, ce qui avait été l'indice de la destruction de la vie ancienne devient le fondement d'une existence nouvelle. J'ai dit la décomposition, je dirais la recomposition; je ne suis pas un prophète de malheur.

En effet, dans cette énorme confusion de toutes les idées, de toutes les opinions, de toutes les croyances, dans cette chaudière infernale où tout est précipité, où semble se préparer l'œuvre sans nom, quelque chose indique un autre avenir, quelque chose est le précurseur d'un temps meilleur. Goëthe, saisissant cet avenir sous le point de vue purement philosophique et littéraire, y avait reconnu une tendance prononcée vers une littérature européenne dont les Allemands devaient se faire les principaux organes. Mais il ne s'agit pas seulement d'une doctrine européenne préparée par la science européenne, il s'agit encore d'une nation européenne. Elle se formera infailliblement du sein du christianisme rajeuni, redevenu la religion du monde quand il aura de nouveau éclairé les intelligences. Dans les hauts rangs de la société, la nation européenne avait été préparée par la chevalerie du moyen-âge; elle dégénéra par l'esprit de cour. Dans les rangs inférieurs de la société, dépouillés de ce que l'esprit bourgeois a de trop étroit, ralliés de nouveau au flambeau d'une civilisation intellectuelle, cette nation s'édifiera sur un plan plus large; la révolution a donné le branle; dépouillée de ses scories, délivrée de ses

excroissances, elle accomplira tôt ou tard une mission sociale.

Nous avons vu madame de Staël communiquer l'impulsion à l'école romantique. Elle fut aussi le porte-flambeau de l'école doctrinaire, que deux hommes d'une grande célébrité, MM. Cousin et Guizot, trempèrent dans le savoir de l'Allemagne.

La direction toute politique de M. Guizot devait nécessairement l'entraîner vers la théorie constitutionnelle de la Grande-Bretagne. Il avait un sens historique trop pénétrant pour s'arrêter aux formes, à cet échafaudage de logique constitutionnelle que le génie du grand Montesquieu avait emprunté à Locke, dont le grave pédantisme avait voulu imposer à la révolution anglaise le rationalisme philosophique et à la religion anglicane la doctrine socinienne. M. Guizot s'éleva au-dessus de cette théorie, de ce mécanisme de rouages, de ces formules scolastiques qui ont passé pour de la politique, même dans les écrits de M. Benjamin Constant, esprit d'une rare sagacité, imbu au plus haut point de la superstition constitutionnelle. M. Guizot vit clair dans les affaires anglaises; l'histoire vivante, telle était la réalité, le reste appartenait à la fiction des systèmes.

Cette trempe d'esprit devait conduire M. Guizot à la juste appréciation de l'école allemande. Il s'en était approprié quelques résultats, comme un homme sérieux qui ne fait pas consister son originalité à donner du neuf, à proposer de l'extraordinaire, mais à méditer le vrai. Les leçons d'histoire de cet auteur forment un monument d'une sagacité remarquable. Certaines indications peuvent être contestées; s'il avait poursuivi cette carrière, il aurait agrandi la sphère de ses études. C'est le seul œuvre de la littérature française moderne dans lequel plusieurs portions de la science allemande aient été complètement digérées sans avoir été ni faussées, ni simplement empruntées.

Chacun connaît la prodigieuse vivacité d'esprit de M. Cousin, la facilité avec laquelle il soulève toutes les questions dans le domaine de la philosophie et de l'histoire. Ses tentatives ont subi des jugemens divers en France comme en Allemagne. Souvent ses idées visent à la profondeur, l'éloquence de son débit est grande ; cependant son éclecticisme n'a pas fait fortune. Il en est resté la première popularité acquise en France aux idées de Hégel sur la philosophie de l'histoire. M. Cousin a commencé une œuvre que M. Michelet a achevée ; il a tourné Hégel contre lui-même, il a remplacé le patriotisme tudesque par le patriotisme gaulois.

Dans l'exposition de la doctrine, c'est le même point de vue fondamental : tout ce qui a existé a existé *nécessairement*, ce qui existe nécessairement a une bonté intrinsèque. Tout est acheminement dans l'histoire du monde. Le génie de l'humanité s'avance d'Orient en Occident, passe de la Grèce à Rome. Il aboutit à la civilisation européenne moderne dont Hégel et ses disciples placent le siége idéal dans la capitale de la Prusse, dont MM. Cousin et Michelet placent le siége dans la capitale de la France. L'histoire du genre humain est celle du développement de l'homme ; on le dégage d'abord des liens de la nature matérielle, on cherche à lui inspirer la conscience de sa nature divine ; c'est le triomphe de l'esprit libre sur l'esprit esclave, de la moralité spirituelle sur l'immoralité matérielle, de la réflexion méditative sur le sentiment spontané. A ce thème, dont le cadre est ingénieux, quoique arbitrairement construit, il y a des variantes infinies. Peut-être la raison humaine vante-t-elle un peu trop son indépendance ; peut-être a-t-elle d'elle-même trop bonne opinion. Cela vaut mieux toutefois que la dégradation matérielle qu'on lui avait fait subir précédemment.

Les Allemands se plaignent avec vivacité et disent que la théorie de Hégel a été très imparfaitement exposée par ses

admirateurs en France. Le professeur Gans était venu à Paris dans les dernières années de la restauration, et y avait mis en circulation la doctrine du maître. Jurisconsulte métaphysicien, M. Gans a produit une histoire du droit d'hérédité sur le type de la philosophie du droit de Hégel. Les idées en grand nombre que renferme l'ouvrage du disciple sont élaborées avec quelque difficulté, et la critique historique est un peu immolée à l'esprit de système. Il a fait en France une très grande fortune. Tout ce que l'on y a exalté comme philosophie du droit, comme philosophie de l'histoire, a été, je ne dirai pas directement emprunté, mais évidemment suscité par la lecture de cet ouvrage.

M. Gans a influé sur la théorie de M. Lerminier, écrivain facile et ingénieux qui se distingue par le piquant de l'esprit et la richesse du style. C'est déjà un très grand bien que l'on ait commencé à soupçonner en France le droit historique, le droit vivant. On l'a distingué ainsi du droit abstrait, qui sert d'étoffe matérielle aux législateurs pour construire leurs théories sociales. Ce droit vivant, c'est la révélation du génie des peuples, c'est l'organe de la divinité, telle qu'elle se manifeste par la secrète et instinctive raison des choses aux différentes époques de l'histoire. Les opinions de MM. Cousin, Michelet et Lerminier, n'auraient-elles d'autre mérite que celui de susciter la curiosité sur ces matières, d'allumer le désir du savoir dans les têtes intelligentes, ce mérite serait immense.

On a voulu faire honneur au Napolitain Vico, à l'abbate Duni, et à quelques autres Italiens, de la science et de l'érudition allemandes ; ces reproches se cachent dans les écrits de M. Michelet : on dirait qu'il a voulu mettre en question l'originalité de Wolf et de Niebuhr, sur lesquels il semble faire planer le reproche de plagiat. Dans mon opinion, sans nier la valeur des auteurs italiens, Wolf et Niebuhr n'ont rien à redouter de ces parallèles. Entre la divination de

l'homme d'esprit, divination mêlée de graves erreurs, dépourvue du contrôle d'une savante critique, et la science consommée du véritable érudit, science toujours spirituelle et jamais pédante, la différence est immense.

On n'apprend bien les choses qu'en les méditant profondément; opération spirituelle qui alimente l'esprit comme la nourriture alimente le corps. Quand la science est suffisamment digérée, elle devient esprit, elle se transforme dans l'homme qui s'en est nourri, elle revêt sa nature, elle devient sa substance. Ainsi nous apprenons les uns des autres, ainsi nous sommes les organes de la nature, de la divinité ; nous apprenons du monde externe et du monde interne ; c'est une réciprocité d'action et de réaction perpétuelles. La science est le pain de l'esprit; quand cet aliment est substantiel, quand le levain a bien pris, le cerveau digère avec facilité, sans encombrement. Il s'amalgame, il rejette l'écorce ; la tâche de l'esprit est avancée, il a acquis des forces, il peut voler de ses propres ailes.

Mais lorsqu'on dévore à la hâte une science indigeste, quand on mange clandestinement, lorsqu'on se cache aux yeux de la raison, sans avoir la conscience intime de la valeur, de la dignité de la science, et que l'on a le cerveau débile ou le cerveau désordonné, la science demeure à l'état de crudité, elle ne se transforme pas en pensée et en esprit, elle cause de l'encombrement, elle amène toutes sortes de maladies dans l'intelligence ; la fièvre est au cerveau, bientôt apparaissent les hallucinations et les songes. C'est ce qui arrive à ceux qui ne savent pas mesurer leurs forces, à ceux qui, ayant des forces suffisantes, ne se donnent pas le temps d'apprendre, à ceux qui veulent courir la renommée en poste, et qui font claquer leur fouet sur la grande route où galopent les célébrités contemporaines.

Il y a des hommes d'un grand talent que la fièvre dévore. Elle les a pris parce qu'ils voulaient à toute force être originaux avec la pensée d'autrui, avec la science d'autrui,

sans s'être amalgamé cette pensée, sans s'être identifiés à cette science. De là le malentendu des productions de leur muse ; de là le Hégel qui nage, bizarrement disloqué, à la surface; de là l'impatience de leurs mouvemens convulsifs ; de là l'ardeur maladive de leurs aperçus. Trop d'ambition, une ambition inquiète, qui ne sait pas patienter, a fait échouer plus d'un grand talent, a signalé plus d'un naufrage.

C'est avec un vif intérêt que j'avais pris en main les ouvrages de M. Michelet; j'ai suivi ses leçons que la presse a reproduites. J'ai lu avec attention le poème de M. Edgar Quinet. J'y ai admiré le talent, c'est ce que tout le monde y voit du premier coup d'œil. Il y a là un don natif, un instinct d'originalité réelle ; malheureusement tout cela est gaspillé. Je me suis demandé comment de jeunes hommes au génie facile, à l'imagination impétueuse, que leur esprit rend aptes à se transporter vivement sur tous les champs de l'investigation humaine, ont pu se livrer à de si incroyables bizarreries, comment le pêle-mêle de tant d'opinions hétérogènes s'était combiné dans leur pensée? J'y ai reconnu le produit d'une lecture gigantesque mais superficielle, d'une lecture où la sagacité, où la pénétration de l'esprit ne se trouvaient pas au niveau des forces de l'imagination. Impatient, avide de se résumer, on voulait enfanter des résultats avant que la matière scientifique n'eût été solidement entamée. J'ai vu, dans toutes ces productions, les ombres errantes de Goerres, de Grimm, du docteur Gans, etc., s'agiter comme sur les parois d'une chambre obscure. Ils marchaient confusément, évoqués par un magicien au cœur tumultueux, à la pensée chaude ; après leur avoir dérobé à la hâte leur substance, il a voulu les traiter comme une vile matière, en s'élevant au-dessus d'eux de toute la hauteur de son génie. J'ai gémi sur une si grande profusion de riches qualités n'aboutissant qu'au désordre de l'esprit, à l'affaissement de l'intelligence.

La raison de ce phénomène est facile à indiquer. Après la restauration est venue la catastrophe de juillet. Ces Messieurs ont voulu l'appliquer au domaine de la science. Entre eux et le peuple parisien de 1830, voici la différence; le peuple était franchement ennemi de la dynastie qu'il expulsait, mais les écrivains dont je parle sont franchement les admirateurs des hommes qu'ils cherchent à détrôner. Ils ont fait une incursion au-delà du Rhin, ils ont voulu s'approprier l'Allemagne. Ils l'ont voulu pour la gloire de la France, pour augmenter leur propre gloire. Ils ont essayé de révolutionner la pensée française par la pensée allemande; puis, de détrôner cette pensée en proclamant le triomphe de leur nationalité.

Examinons maintenant leur prétention. Être les représentans de la liberté politique, religieuse et scientifique, les organes, les hérauts de l'humanité, cela ne suffisait plus. C'est ce qu'avaient tour à tour essayé Voltaire, les encyclopédistes, Condorcet, Condillac; les hommes de la Convention avaient traduit ces systèmes en actions brutales, ils avaient voulu forcer les hommes à être libres dans le sens de leurs doctrines. Ces théories ont achevé leur cours en France. Le vieux libéralisme de la restauration a signalé leur épuisement. On a beau rajeunir le système de Robespierre et appeler ce système celui de l'école française, ce terrorisme scientifique n'a pas plus de succès que le terrorisme politique; le monde actuel veut savoir, veut examiner. Que faire? A ce vieux génie qui, par ses résultats, s'est transformé dans l'esprit du siècle, qui s'est traduit en démocratie souveraine, il faut infuser quelque âme nouvelle. On a placé la France aux bras de l'Allemagne; voilà comment on a prétendu la rajeunir. La résurrection opérée, il a fallu immoler le génie de l'Allemagne au génie de la France historique et philosophique.

L'ancien libéralisme français était matérialiste en physique, déiste en philosophie. Il avait conçu une nature abstraite,

mécanique, un dieu abstrait sans action sur cette nature; le sensualisme établissait les rapports entre la pensée rationnelle et le monde moléculaire. Il méprisait le passé, il ne datait le monde que de 89; s'il voulait être généreux dans ses concessions, il signalait le siècle de Louis XIV comme précurseur de la civilisation moderne. Ce qui était au-delà c'était la barbarie. Cette conception était usée; il fallait du nouveau.

En Allemagne, le monde primitif, l'Orient, l'Occident, l'antiquité, le moyen âge, tout avait été exploré. On avait remis en honneur le passé, non pour le restaurer, mais par respect pour le génie de l'homme. Le bruit le plus récent dans les universités, c'était la philosophie de Hégel, qui avait détrôné Schelling, qui avait détrôné Fichte, qui avait détrôné Kant, qui avait détrôné Locke; on court au plus pressé.

Hégel avait signalé la marche du genre humain; il l'avait montré dans sa tendance à surmonter les puissances de la nature, avec laquelle l'esprit était originellement identique dans la substance. Cette idée de substance avait été mal interprétée. Pour s'en rendre un compte suffisant, il fallait avoir étudié Spinosa, puis Schelling, puis Oken, Goëthe, Steffens, etc. Ces lectures ne faisaient pas l'affaire des hommes qui avaient hâte de lancer leurs opinions dans le monde. Mieux valait confondre l'idéal et le réel, proclamer une sorte de matérialisme poétique, une espèce de fétichisme mystique, et le donner comme l'expression fondamentale de la pensée de tous ces philosophes.

A cet élément de confusion il fallait en joindre un nouveau que l'on alla chercher à l'autre extrémité du globe.

L'Inde avait été récemment introduite dans le cercle de la spéculation allemande. Dieu sait combien les mythologues ont entassé de rêves sur cette contrée! On a voulu juger de l'Océan par une goutte échappée à l'Océan, de la montagne par un grain de sable. Hégel, pour faire honneur à son

système, avait eu besoin de présenter l'antique Orient comme enveloppé des langes de l'enfance, géant ivre qui aspire au ciel, mais qui est enchaîné à la terre. Qu'il existe un développement lent et graduel de l'humanité, un détachement successif de l'homme du sein de la nature, que l'homme grandisse à la lumière de la divinité, qu'il se conquière lui-même sur l'univers, qu'il s'en affranchisse par la pensée, je ne veux pas le nier. C'est là à peu près l'histoire de tous les peuples. Indiens, Chinois, Persans, Égyptiens, Hébreux, Syriens, Grecs, Romains, etc., chaque peuple suivant son époque, suivant les circonstances où il se trouvait placé, suivant son génie individuel, a cherché à résoudre l'énigme de l'existence. Il y a un mouvement progressif, non seulement dans les peuples, mais encore de peuple à peuple, dans le genre humain. A force de généraliser cette grande idée, de l'abstraire, Hégel méconnaît la prodigieuse vitalité, la richesse du phénomène. Il a formulé quelque chose de vaste et de profond, mais, en ne s'enfonçant pas dans la contemplation des phénomènes, il a établi quelque chose d'abstrait.

Goëthe, d'abord l'enthousiaste sincère de la poésie indienne, ayant aperçu les monstres de la sculpture du Décan, figures mythologiques dont il n'y a pas trace dans l'antique religion védaïque, s'en détourna avec dégoût, par une sorte de révulsion esthétique ; il ne pénétra pas le fond des choses. C'était, nous osons le dire, un préjugé de la part d'un aussi grand homme. Les Indiens n'ont pas manqué du sentiment du beau, même dans l'art ; ils n'ont pas su s'arrêter là où il aurait fallu s'arrêter, ils ont manqué je ne dirais pas de tact (car ils ont le tact admirable), ils ont manqué de mesure.

Si de fâcheuses mésintelligences ne s'étaient pas élevées au sujet de l'art chrétien, comme opposé à l'art hellénique, entre Goëthe et les deux frères Schlegel, prôneurs de l'Inde, Goëthe n'aurait pas manifesté ces vives répu-

gnances. Il en laisse percer des regrets. Un autre écrivain de l'Allemagne moderne, le célèbre Voss, champion du protestantisme déistique, rationaliste, socinien, ennemi du catholicisme de MM. Schlegel, croyant causer à ces écrivains un dommage notable, inventa cette accusation stupide qu'il existait une conspiration de jésuites pour favoriser le catholicisme au moyen du brahmanisme, et que la route de la pagode de Shiva menait droit à Rome.

Ces violences ont été blâmées par tout ce que l'Allemagne renferme de philologues et d'historiens éclairés auxquels les progrès de la civilisation, la connaissance des origines tiennent plus à cœur que le cri des passions.

M. Michelet, ainsi que son ami M. Quinet, est allé s'inspirer en Allemagne de cette école à laquelle Voss avait le plus vivement reproché de favoriser le culte de Brahma pour réinstaller l'inquisition et les auto-da-fé. Il s'est nourri de Creuzer, de Goerres, des œuvres de la jeunesse du célèbre Grimm, de tous leurs poétiques systèmes. Il établit sur l'Inde et sur l'antiquité toutes ces doctrines parfois fantastiques que la critique de Voss (qui, du reste, ignorait l'Inde) avait signalée avec tant d'amertume ; adoptant la pensée de Hégel, il l'applique à l'Allemagne, il fait des Allemands les Indiens de l'Europe, des hommes qui en religion adorent la fatalité, épousent ou divinisent la matière, ce qu'il appelle le panthéisme. Dans son style, dans ses images, dans les allures de sa pensée, lui-même il se rend coupable de tout ce dont il accuse la Germanie ; il fait violence au génie de sa pensée en lui imposant le dogmatisme d'une raison abstractive dont il ne possède pas la puissance ; il nie une poésie qui coule à pleins bords dans ses propres pages. C'est chez lui de l'Allemagne purement fantastique ; elle repose sur les plus graves méprises.

Un écrivain allemand, M. Henri Heine, semble être venu au secours de M. Michelet. Selon cet écrivain, toute la philosophie allemande tourne au panthéisme, partant à l'in-

dianisme. Le panthéisme, suivant lui, c'est l'identité de l'esprit et du corps. La substance est indivise, elle est *esprit et matière;* Dieu, c'est l'*unité* de l'esprit et de la matière. Contre ces assertions, non pas de M. Heine, mais de ceux qui prétendaient, comme M. Heine, que Spinosa avait soutenu cette doctrine, Hégel a solennellement, a vigoureusement protesté. La substance, ce n'est pas la matière; Dieu n'est pas un morceau de boue, une belle femme dont on jouit dans les extases de l'amour, quelque acte grossièrement sensuel et matériel. Spinosa a reconnu, dans l'être unique, deux énergies fondamentales; cet être se contracte dans la pensée, et s'étend dans l'univers, il pense et il produit le monde. Dieu est la force virtuelle, l'énergie morale, la puissance mystérieuse créatrice de l'univers; il est ce qui combine, ce qui vivifie, ce qui électrise. Tel est le sens du spinosisme.

Que M. Heine s'arrange avec M. Michelet sur les combinaisons de son panthéisme, et qu'il le concilie, s'il le peut, avec son libéralisme. La contradiction paraît insurmontable; d'une part, on voudrait proclamer l'esprit de liberté, qui repose sur l'affranchissement des liens imposés à l'homme par la nature matérielle, l'esprit de liberté qui ne marche pas séparé de la dignité morale, d'un certain stoïcisme; d'autre part, on prêche le sybaritisme, sous forme d'une religion; le sybaritisme dont le but consiste à subordonner les actions de l'homme moral aux actions de la nature, installée par M. Heine comme souveraine du monde moral.

Un écrivain d'une grande bienveillance, un des plus chauds partisans de la nation allemande, un de ceux qui ont plaidé sa cause sans la froisser dans son amour-propre, M. Lerminier, parle aussi du panthéisme comme de la nouvelle religion philosophique prête à envahir l'Allemagne et à dominer la France. Il semble provoquer un auteur célèbre, madame George Sand, à se faire la prêtresse de ce nouveau

culte. Évidemment M. Lerminier se débat contre les souvenirs du saint-simonianisme. M. Heine aussi a la prétention d'accoupler le père Enfantin à Spinosa ; il voudrait greffer les élucubrations saint-simoniennes sur la philosophie de la nature, vaguement empruntée à Oken, à Schelling et à d'autres philosophes et physiciens de l'Allemagne. De son côté, madame Sand manifeste quelques velléités de saint-simonianisme ; examinons ces tentatives.

Parmi les jeunes gens et les réputations naissantes de la France actuelle, nous avons vu qu'il existait un désir prononcé de s'assimiler l'esprit de l'Allemagne et de s'en emparer à la course. Nous avons surpris l'usurpation pour ainsi dire en flagrant délit, constaté par l'état de désordre des ravisseurs. En cela l'amour-propre était plus actif que l'intelligence; il y avait cependant un besoin de l'esprit qui se manifestait par la passion avec laquelle on exécutait cette entreprise. Un phénomène semblable éclate en Allemagne. On dirait des estomacs chauds, des fournaises ardentes qui dévorent tout ce qui se présente, qui, comme le vieux Saturne, dévoreraient les pierres, et, comme l'autruche, s'emparent de tout ce qui brille. Ainsi certains Allemands se sont jetés avec un appétit vorace sur toutes les productions de la muse romantique française; ils se sont exaltés à la vue de toutes les monstruosités qu'enfantait la poésie du désespoir.

Le saint-simonianisme a été pris au grand sérieux par quelques jeunes têtes dans les universités de l'Allemagne. Ils y ont recherché ce qu'ils ont appelé *l'idée* ; les saint-simoniens ne s'en doutaient guère. M. Heine, un des organes de cette idée du saint-simonianisme, se pose hardiment comme l'expression et le pur type de la jeunesse révolutionnaire des écoles allemandes. Il a la prétention saint-simonienne d'être un *révélateur*; il veut révéler la France à l'Allemagne, l'Allemagne à la France; il cherche à dégager l'idée saint-simonienne de son écorce.

Au ton de l'hiérophante, à la voix pompeuse du père Enfantin, cet auteur mêle quelques plaisanteries tudesques. Il fait ses *farces*, comme on dirait en style trivial; il proclame l'union étroite de l'esprit et de la matière, du mari et de la femme. Cette union, il la veut digne, solennelle; elle doit être célébrée à la face des deux grands témoins de toute chose, du ciel et de la terre. Il veut nous faire vivre de la vie du paradis; telle la terre au printemps lorsqu'elle célèbre son hyménée avec le ciel, quand elle se pare de ses plus brillantes couleurs. Il exige impérieusement que nous ornions nos fronts d'une couronne de roses, que nous savourions la volupté dans une coupe magique. La nature, proclamée par lui divine, sera l'auguste mère, la papesse éternelle de l'église saint-simonienne.

Tel n'est pas le caractère de madame Sand; son imagination n'est pas si riante. Elle nous montre dans la nature l'épuisement, et semble vouloir nous ramener à quelque chose de sublime au-delà des bornes du possible. C'est là la partie germanique de sa *Lélia,* qui me paraît offrir un mélange de la *Corinne* de madame de Staël et de la *Lucinde* de M. Frédéric de Schlegel. Lélia est en femme, mais dépourvue du génie de l'action, ce que Charles Moor est en homme, mais animé de la vie active. Elle se divise hermaphroditiquement en deux moitiés, en Pulchérie, la fille de joie, la femme, en Lélia, l'être surhumain, l'homme. La sérieuse Lélia se détache de la frivole Pulchérie comme la lumière se détache d'un azur sombre; elle immole à son génie les misérables créatures qu'on appelle les hommes, dont le représentant le plus digne est le galérien Trenmor, l'idéal de la fausse grandeur, de la sublimité vide et creuse, du spasme et de l'emphase; puis elle s'élève au plus haut point de la contemplation; là elle a l'intuition du vide. Alors il reste à ce génie désespéré deux grandes ressources. Sapho philosophique, elle pourra tenter le saut périlleux, le saut de l'éternité, pour y trouver ce vide pour lequel son

cœur palpite; elle pourra rejoindre sa propre et stérile image, et terminer par le suicide. Elle pourra aussi dédaigner cette facile, cette banale ressource de tous les désespérés, et se contenter de vivre en mettant ainsi le comble à son mépris pour la triste humanité.

Il y a chez cet écrivain je ne sais quel désir d'outrepasser la raison en vertu des priviléges du sentiment, et de flétrir le sentiment je ne sais en vertu de quelle raison prétendue sublime qui se place en dehors de la sphère de l'humanité, croyant mieux ou peut-être moins valoir qu'elle. En tout cela, il y a comme une mutuelle métamorphose de l'esprit français, qui cherche à se rendre germanique, de l'esprit allemand, qui cherche à se rendre français. Le saint-simonianisme, sous la forme que lui avait imposée le père Enfantin, opère comme la foudre dans les chairs vivantes : il décompose avec une rapidité effrayante. Il s'est fait femme dans madame Sand ; elle ose comme la somnambule, ne se doutant pas de ce qu'elle ose.

Dans les écrits de cet auteur, il règne une extravagance qui manque complètement aux compositions de M. Heine. Les ouvrages de ce dernier présentent une grande analogie avec ceux du fameux Kotzebue, qui, placé en des circonstances différentes, voulait aussi se donner les airs de la philosophie, de la religion, de la politique, et prétendait résoudre les plus graves intérêts de l'esprit humain par quelque lazzi improvisé, par quelque jeu de mot plaisant ou trivial.

Madame Sand, si on lui enlève ses grandes phrases et sa fausse sublimité, trahit les besoins d'un cœur véritablement aimant; il y a là une pensée qui vaut mieux que son apparence, quelque douceur au fond de l'amertume, quelque tristesse dans la folie. Quand elle voudra être femme dans ses écrits, quand elle ne voudra plus tenter ce que Boccace seul pouvait accomplir parmi les modernes, ce que Pétrone a essayé dans l'antiquité, peut-être ne la comptera-t-on plus parmi les célébrités de l'époque ; elle demeurera avec son

génie naturellement suave, elle conservera son inspiration douce et élevée, elle se distinguera par la délicatesse des sentimens, et, ce qui vaut mieux que le reste, elle témoignera de son cœur de femme.

Jusqu'ici nous nous sommes occupés de cette portion de la jeunesse française qui se trouvait engagée dans le mouvement révolutionnaire ; une portion moins bruyante, la jeunesse aristocratique des salons et la jeunesse religieuse des séminaires cherche à pénétrer également dans l'avenir.

Il y a six ou sept ans, les écrits de MM. de Chateaubriand, de Bonald, de Maistre et de La Mennais avaient tracé autour de ces jeunes gens un cercle magique dont ils n'osaient pas franchir l'enceinte. Aujourd'hui le génie des aventures leur est arrivé, quoique à petit bruit et dans une certaine mesure. Ils se sont modifiés par la démocratie ; M. de La Mennais a exercé sur eux une immense influence ; ils se sont aussi livrés à une métaphysique téméraire ; le génie de M. de Maistre a reporté leur attention vers les doctrines platoniciennes. Ainsi ils ont été entraînés vers l'Allemagne.

M. de La Mennais, génie fort, exalté, véhément, à la pensée brusque et saccadée, a été, de tous les grands écrivains de la France catholique moderne, le seul qui ait prêté, dans les derniers temps, quelque attention aux spéculations d'outre-Rhin. Ses anciens disciples se sont passionnés pour la science de l'Allemagne.

L'esprit catholique allemand, nous l'avons vu, avait fait la moitié de la route. Il avait accueilli M. de Bonald, M. de Maistre, M. de La Mennais ; les écrits politiques d'Adam Muller, les controverses philosophiques de M. Baader en témoignent. Ce n'est pas que ces hommes célèbres fussent les disciples de l'école catholique française ; mais ils y avaient reconnu un esprit parent qui se manifestait en opposition contre l'ancien matérialisme. Les idées philosophiques que remuaient les écrivains de l'Allemagne présentaient des

aspects nouveaux ; cette portion catholique de la jeunesse française qui chercha à les pénétrer subit une révolution dans ses opinions littéraires, philosophiques et historiques ; c'était le pendant de la révolution que subissait la jeunesse démocratique dans ses conceptions révolutionnaires.

Pour les catholiques français, Munich est devenue la nouvelle Athènes, comme Berlin l'a été pour les disciples doctrinaires, comme les universités allemandes l'ont été pour nos romantiques qui se sont lancés dans le saint-simonianisme. Goerres, esprit puissant, original, inspiré, mais manquant de la critique allemande ; Baader, qui a cherché à donner au dogmatisme politique de M. de Bonald une base mystique, et que l'on peut, sous certains rapports, appeler un Hégel catholique ; l'art germanique moderne, renouvelé de l'art du moyen-âge, et tendant vers le catholicisme ; tout cela a exercé une puissance de fascination sur l'imagination, le cœur et l'esprit de cette jeunesse catholique.

Disons-le à l'honneur de ces jeunes hommes, ils ont agi avec une grande abnégation d'amour-propre, avec une loyauté parfaite; ils ont montré de la candeur, ils ne se sont pas signalés par une trop grande ambition personnelle. Malheureusement ils ont accepté à pleines mains tout ce qu'on leur offrait ; ils ont peu examiné, peu étudié, peu apprécié. Ils ont pris pour des nouveautés quelques exagérations sur l'ancien art germanique qui datent de l'époque où MM. Tieck, Wackenroder et Schlegel, en réveillèrent le souvenir. Rien de plus merveilleux que l'architecture du moyen-âge, rien de plus curieux que les monumens de sa peinture, de sa sculpture, etc. ; mais avec tout cela on peut faire du fétichisme, on peut aimer nos bons ancêtres à tort et à travers sans y rien comprendre. Aujourd'hui la mode s'empare de notre monde aristocratique et élégant ; il fait le pèlerinage de Nuremberg comme autrefois il faisait le pèlerinage de Rome. Je n'aime pas la mode, j'aime ce qui est réfléchi et sérieusement contrôlé ; l'exagération passe, la raison dure.

Voyons ce qui en est résulté. Ce n'est pas un surcroît de pensée, mais une assez grande paresse d'esprit; il a manqué de la vive impulsion qui causait l'ardeur des Cousin, des Michelet, des Lerminier. Pris en masse, toutefois, il pourra résulter de ce mouvement catholique français quelque bien à l'avenir. Déjà quelques esprits commencent à s'enquérir d'objets plus graves que de la seule poésie du moyen-âge, que des seuls objets de l'art. On s'inquiète de théologie, de philosophie, d'histoire, de science. Tout cela pourra grandir un jour, tout cela pourra mûrir.

Voulez-vous consacrer votre existence à quelque chose d'élevé, à quelque chose d'utile? Ne conservez pas trop long-temps la béatitude du jeune âge, ne vous bornez pas à aimer, à admirer, ne demeurez pas la bouche béante. Dans les temps actuels, la vie nouvelle ne se laisse reconquérir qu'à force de supériorité d'intelligence; un vigoureux travail est nécessaire pour retrouver la route de la lumière.

Il ne peut être d'aucune utilité au génie français de s'approprier les idées allemandes, surtout si on a la prétention de retourner leur doublure. On a le défaut, en France, de vouloir cueillir le fruit avant qu'il ait acquis la maturité suffisante. On demande à un système, non pas *qui êtes-vous?* mais *que voulez-vous? où allez-vous?* — Si vous avez affaire à quelque doctrine forte et puissante, à la théorie de Platon ou d'Aristote, elles auront de la peine à répondre. Platon, c'est l'idéalisme, Aristote, c'est le rationalisme: qu'est-ce à dire? est-ce que ces grands mots vous ont donné la moindre notion sur le disciple de Socrate, sur la science du Stagirite?

Ceux qui parlent aujourd'hui du panthéisme de Schelling, du panthéisme de Goëthe, et, au besoin, du panthéisme de Hégel, ne sont guère plus avancés. Ce qui fait le mérite d'un système, ce n'est pas sa formule, c'est sa marche, sa pensée. Étudiez la doctrine, voilà l'essentiel. Réfléchissez, donnez-vous de la peine, ne vous contentez pas d'une vaine

et futile parole, de ce que vous proclamez bruyamment un résultat, et de ce qui n'en est pas même l'apparence.

Cette manie de résumer ce que l'on ignore, de jouer avec les pensées d'autrui, de jouer avec ses propres pensées, qui se succèdent, non par suite du travail de l'esprit, mais par accident; ce vain et futile désir de transformer les pensées en mots, les mots en sons, par facilité d'esprit, par facilité d'imagination, se trahit partout de la manière la plus déplorable. Il n'y a pas de journal, grand ou petit, qui n'ait son feuilleton, et, dans ce feuilleton, quelque petit jugeur, quelque petit grand homme vous parlera de Schelling et de Fichte, de Goëthe et de Herder, de panthéisme, d'idéalisme, de philosophie de la nature, surtout de la philosophie de l'histoire. C'est une marotte. Quand on peut y glisser quelque locution romantique moderne, comme par exemple « *Voyez-vous* », etc., c'est parfait; le profond penseur est là debout devant vous dans une apostrophe, il se pose audacieusement dans une hémistiche!

A peine les dents ont-elles poussé à la critique, à peine le jeune homme se croit-il émancipé, il a déjà son jugement formulé d'avance. Dans un âge où, dans tout autre pays, on l'enverrait au collége, il a sa phrase toute faite, arrondie, bouffie, il a la prétention à l'originalité, à la profondeur, au sublime. Il est temps d'avertir beaucoup de jeunes gens qui ont bonne volonté, bon cœur, et qui ne manquent pas de talent, qu'ils se perdent; on ne résume rien si l'on ne fait beaucoup de choses; quiconque fera le capable à vingt ans pourra bien croupir comme un ignorant dans sa quarantième.

Le savoir ne s'improvise pas; lire est un talent, et ce talent vaut mieux que de mal écrire. Avec plus de patience, avec moins d'amour-propre, tel jeune homme aurait pu parcourir une carrière brillante, se distinguer solidement dans les affaires, dans les lettres, dans les sciences, qui aujourd'hui tombe dans le néant.

Nous voici revenus à notre point de départ. A cet état de choses, dont j'ai indiqué les symptômes, il y a quelque secrète vue de la Providence. Le mystère de la production des êtres est identique au mystère de leur décomposition. Quand la nature veut enfanter un chef-d'œuvre, elle détruit un chef-d'œuvre, et ce qu'elle détruit prend toujours un aspect repoussant. Mère passionnée, elle allaite ses enfans privilégiés du lait le plus vigoureux de ses mamelles. Les sucs de la vie sont les sucs de la mort. La mort est le laboratoire où la nature prépare ses enfantemens. Ne désespérons donc pas des ruines qui nous entourent; ne nous lamentons surtout pas du travail de décomposition qui se fait sentir. C'est le chaos, mais du chaos Dieu a su tirer le monde.

Le baron D'ECKSTEIN.

CHRONIQUE GÉNÉRALE.

Nous nous trompions en annonçant dans notre chronique du mois dernier, et sur la foi de bruits qui paraissaient avoir quelque fondement, qu'une discussion sérieuse aurait lieu à la chambre des pairs à l'occasion des lois contre la presse. Nous nous trompions surtout quand nous pensions que le ministère se servant d'un argument sans réplique, réduirait les plus hardis à l'impuissance de modifier ces lois en leur disant que la chambre des députés n'étant plus réunie, un amendement quelconque serait le rejet des mesures proposées. Le ministère n'a eu besoin de recourir à aucun argument; le ministère n'a pas eu besoin de parler et n'a pas parlé. En vain MM. de

Dreux-Brézé, de Montalembert, Dubouchage et Villemain, envisageant les lois en question avec des nuances d'opinion diverses et sous des rapports différens, les ont vivement combattues et avec tout l'avantage du talent et de la persuasion; le ministère est resté impassible sur son banc. M. le comte de Montalembert, qui a paru à cette occasion pour la première fois à la chambre dont il est le plus jeune membre, est trop attaché à notre cause, et personnellement trop lié avec nous, pour que nous puissions parler avec impartialité du discours qu'il a prononcé. Nous nous bornerons à rappeler que tous les journaux ont constaté l'impression qu'ont produite ses paroles, en même temps que le contraste frappant qu'a offert le langage parlé par un si jeune homme avec celui des hommes pour la plupart à cheveux blancs qui l'écoutaient. Il nous est doux de constater à notre tour ce premier succès d'un des plus ardens amis de la Pologne. Le ministère, qui ne s'est pas plus ému de son discours que des autres, n'a pas daigné prendre la parole pour défendre son œuvre attaquée, mais sur le sort de laquelle il n'avait aucune inquiétude. Il savait si bien en effet que les lois seraient plutôt votées que discutées à la chambre des pairs, que dès le soir même du jour où cette chambre en a voté l'adoption, elles ont été sanctionnées et promulguées dans le Bulletin des Lois, en même temps qu'une circulaire de M. le garde-des-sceaux évidemment faite d'avance, et dans la prévision certaine de cette adoption, était insérée au *Moniteur*. Cette circulaire est incontestablement l'œuvre de celui qui l'a signée; elle est une recommandation bien sèche, bien impérative, d'exécuter les lois en question dans leur esprit le plus rigoureux.

Ces lois, d'ailleurs, sont de belle venue et n'ont pas tardé à porter leurs fruits. Déjà une trentaine de journaux ont cessé de paraître tant à Paris que dans les départemens. Le répertoire des théâtres va chaque jour se limitant sous les coups de la censure qui incrimine non seulement des scènes, des phrases, mais des demi-phrases, des mots et jusqu'à des points d'exclamation. D'un autre côté, des blancs, des vides remplacent les vignettes, les dessins censurés, ornemens nécessaires des petits journaux, et l'on va jusqu'à trouver quelque

chose d'attentatoire dans les clichés et fleurons complémens ordinaires des annonces que ces journaux contiennent.

La clôture de la session, qui a suivi immédiatement l'adoption des nouvelles lois, a été suivie elle-même d'une promotion de trente nouveaux pairs. Obscurs plus ou moins pour la plupart, ils avaient cependant besoin d'une certaine illustration pour justifier quelque peu leur élévation à la pairie dans un moment où une incontestable et immense majorité, ou pour parler plus exactement, dans un moment où toute la chambre des pairs, à l'exception de quelques uns de ses membres, est acquise au ministère. Aussi l'étonnement a été grand, et l'on s'est difficilement rendu compte du but politique que s'est proposé le ministère par une promotion aussi peu nécessaire qu'elle est nombreuse.

Plusieurs mutations ont été aussi opérées dans le corps des ambassadeurs. A cette occasion encore des noms plus ou moins inconnus ont été tirés de leur obscurité. Mais, ce qu'on a surtout remarqué, c'est que M. de Barante, qui vient d'être gratifié d'une ambassade à trois cent mille francs de rente, l'a été huit jours après son rapport en faveur des lois contre la presse, et que M. de Montebello, qui, de sa modeste légation de Stockholm, vient d'être appelé à l'ambassade de Berne, a été l'un des trois orateurs par la bouche desquels le ministère a si pauvrement répondu ou plutôt n'a pas répondu aux discours pleins de logique et d'éloquence des nobles pairs que nous avons nommés plus haut.

M. de Conny, ancien député, avait adressé au *Rénovateur*, journal de l'opposition royaliste, une lettre dans laquelle il était parlé de l'assassinat du duc de Condé. Traduit devant les tribunaux à l'occasion de cette lettre, on lui a demandé s'il avait en vue la personne du roi. M. de Conny a répondu que non. Le ministère public s'est alors désisté de ses poursuites, et l'acquittement du prévenu a été aussitôt prononcé. Cette nouvelle manière de procéder de la part des gens du roi a été jugée diversement par la presse et les partis. Pour notre part, nous y avons vu autant d'habileté que de loyauté.

Le 20 de ce mois, un banquet où assistaient plus de trois cents personnes a été donné à M. Odilon-Barrot, à Tho-

rigny, dans la Manche. Cet honorable député a prononcé en cette occasion un discours fort remarquable qui peut être considéré comme une espèce de programme des mécontentemens et des convictions politiques de l'opposition parlementaire. Après avoir dit que le gouvernement de juillet, égaré par d'imprudens conseillers, s'est jeté hors de la charte, hors des conditions de son existence, en portant atteinte à la presse et au jury, l'éloquent orateur s'est demandé ce que ferait dans une pareille situation un peuple voisin : « Il ferait, a-t-il-dit, retentir ses doléances et ses protestations dans mille et mille adresses. Le pays se couvrirait de réunions patriotiques, et le gouvernement serait averti qu'on ne met pas impunément la main sur les droits d'une grande nation. Pourquoi, a-t-il ajouté, en est-il autrement en France ? Pourquoi ce silence universel en présence d'une violation flagrante du pacte fondamental ? Ce silence est-il une adhésion ? Non, je vous en atteste tous, c'est le silence du découragement et de la désaffection. J'ai signalé le mal, dit-il plus loin ; vous avez le droit de me demander quel est le remède possible à ce mal. Si la violation de la charte avait été opérée par des ordonnances, je vous répondrais ce que je répondis en 1830 : « Le gouvernement s'est mis hors la loi : que la force en décide entre lui et nous. » Mais c'est par des lois que le mal a été fait, et c'est par des lois qu'il peut et doit être réparé. Ce que voudra le corps électoral règlera les destinées du pays ; à lui la responsabilité ! Que dans les élections prochaines, notre cri de ralliement à tous soit : *pas de révolutions*, mais aussi *pas de réactions*. »

— La guerre qui avait éclaté entre les deux chambres du parlement anglais a été suspendue provisoirement par une espèce de compromis. La chambre des communes a adopté quelques uns des amendemens introduits dans le bill des corporations municipales ; les autres ont été retirés ou sous-amendés. La prorogation des chambres a eu lieu tout de suite après cet arrangement, et l'attention publique en Angleterre se porte aujourd'hui sur un seul homme, O'Connell, qui parcourt en triomphateur les comtés de la Grande-Bretagne. Le célèbre représentant de l'Irlande va se posant comme le représentant

de la démocratie des trois royaumes en général; et à Manchester, à Newcastle, à Edimbourg, à Glasgow, dans beaucoup d'autres localités, les habitans des villes et des campagnes se pressent autour du tribun et applaudissent à toute outrance aux improvisations pleines de verve et de véhémence dans lesquelles il attaque ouvertement l'hérédité de la pairie.

—Le ministère français a perdu enfin l'influence malheureuse qu'il exerçait depuis trop long-temps sur les affaires d'Espagne, et la diplomatie anglaise jouit d'une prépondérance qui ne peut qu'avoir les meilleurs résultats. Le gouvernement de la reine, qui vient d'entrer dans une nouvelle voie, va sans doute acquérir plus de consistance, imprimer aux évènemens de la Péninsule une direction commune et leur ôter cette couleur anarchique qu'ils commencent de prendre. En effet, les juntes populaires improvisées sur tous les points du royaume paraissent bien s'accorder dans leurs protestations contre le système que le cabinet de Madrid a suivi jusqu'à présent; mais elles ne s'accordent guère sur la manière d'organiser les choses. Des opinions diverses divisent les différentes provinces. Si en Catalogne on demande les cortès constituantes, à Cadix on demande la constitution de 1812; ailleurs celle de 1820. Dans un tel état de choses on ne peut se dissimuler que les évènemens menacent de tourner à l'anarchie. Il est donc heureux que M. de Toreno se soit retiré, et que M. de Mendizabal, qui paraît jouir d'une confiance générale, soit appelé dans le conseil de la reine. Il est probable que les juntes déposeront le pouvoir exceptionnel qu'elles ont reçu des circonstances entre les mains d'un homme dont les antécédens et la probité, dit-on, notoires, sont propres à leur inspirer toute confiance; il est probable qu'elles attendront désormais l'initiative d'une administration centrale recomposée et qui déjà s'est hâtée d'annoncer la prochaine convocation des cortès, en même temps qu'elle a levé l'état de siége où se trouvait la capitale. Déjà la junte de Cadix a promis son adhésion au système qu'elle espère voir adopter par celui qui fut l'ami de Riégo et qui fut le restaurateur des finances de don Pédro. Cet exemple paraît devoir être suivi par l'Estramadure. Bajadoz a vu rentrer dans ses murs une colonne de

volontaires qui marchait déjà sur Madrid. On dit d'ailleurs que le gouvernement de la reine est disposé à adopter la constitution de 1812, modifiée toutefois dans un sens monarchique.

D'après des renseignemens qui paraissent certains, les carlistes que commande Guergué ont été battus à plusieurs reprises dans la Catalogne. Cinq cents d'entre eux, bloqués à Guimera, ont mis bas les armes. Du côté de Bilbao ils sont tantôt vainqueurs, tantôt vaincus; c'est là que se trouve le quartier général des forces de don Carlos. Le 17 son armée était sous les murs de Bilbao même.

— Le Portugal et la Sardaigne viennent de s'engager dans une querelle, par suite du ressentiment du prince de Carignan, qui, prétendant à la main de dona Maria, s'est vu trompé dans ses espérances; l'ambassadeur du Portugal a été brusquement rappelé de Turin. Par représailles, l'*exequatur* a été retiré aux agens consulaires de la Sardaigne, et l'entrée des ports du Portugal a été interdit aux bâtimens de cette puissance. On connaît d'ailleurs la présence de don Miguel à la cour de Sardaigne.

Le gouvernement de dona Maria a décidé que les dix mille Portugais qui devaient entrer en Espagne sous les ordres du duc de Terceire, pour soutenir le gouvernement de la reine, n'y entreront pas. Ce changement inattendu dans la politique du ministère portugais est expliqué diversement.

— Les vaines et pompeuses parades du camp de Kalisz sont terminées, et le congrès de Tœplitz va s'ouvrir. Les ambassadeurs français et anglais à Berlin ont été, dit on, invités à s'y rendre.

— Le choléra a franchi les Alpes, et malgré toutes les précautions sanitaires, il a fait invasion en Piémont et en Toscane. A son apparition, les souverains d'Italie ont redoublé les prescriptions pour se maintenir dans l'isolement. On repousse les hommes, les marchandises, enfin tout ce qui vient des pays infectés. Tout occupés qu'ils sont du choléra, les gouvernemens italiens ne cessent pas moins de continuer leur marche rétrograde et absolutiste.

Le roi de Piémont se déclare en faveur des droits de don

Miguel et de don Carlos; et tandis que les cours du Nord n'ont accordé aux réfugiés d'Holyrood qu'une obscure hospitalité, le roi de Sardaigne, au contraire, accorde une haute protection aux deux prétendans. Il favorise ouvertement, d'accord avec le duc de Modène, les complots carlistes et miguélistes. La princesse de Beira et les trois enfans de don Carlos ont reçu les plus grands honneurs à la cour de Sardaigne. On dit aussi que quatre ou cinq mille fusils, déjà rassemblés dans l'arsenal de Gênes, devaient être envoyés par le duc de Modène en Navarre. Des protestations des cabinets français ou anglais ont fait suspendre cet envoi.

Les nouvelles des Etats romains annoncent la nomination du nouveau commissaire extraordinaire des quatre Légations. C'est le cardinal Macchi, qui va à Bologne en remplacement du cardinal Spinola. Une proclamation du cardinal Bernetti avait promis en 1831 que les Légations ne seraient plus gouvernées que par des séculiers; il en est de cette promesse comme de tant d'autres. Ainsi la charge de commissaire extraordinaire, qui devait être provisoire, est devenue permanente.

Le fameux prince de Canosa est maintenant à Bologne. On dit qu'il sera chargé de la direction de la haute police des quatre Légations. La haine du peuple de ces provinces contre les soldats des légions suisses augmente toujours. Au contraire, les dragons pontificaux sympathisent avec le peuple. C'est pour cela que le comte Salis, commandant en chef des Suisses, a demandé à Rome la formation d'un corps de cavalerie suisse, afin de renvoyer les dragons dans les Marches. Tout le monde lit avec le plus grand intérêt les nouvelles de Paris et de l'Espagne : on cherche à se procurer, malgré tous les obstacles, les journaux français. Les espérances des uns, les craintes des autres se sont plus que jamais réveillées depuis l'arrivée des derniers courriers.

La commission militaire de Modène a prononcé, il y a quelque temps, un arrêt contre les sept personnes suivantes : Carlo Tamburini, docteur en mathématiques et propriétaire; Emilio Guidotto, docteur en droit; Luchi, propriétaire; Angelo Picaglia, pharmacien et propriétaire; Simonetti, pro-

priétaire; Carpi, docteur, et le comte Francesco Guidelli, propriétaire, ancien conseiller, chambellan, brigadier de la garde d'honneur, pensionné, tous les sept mariés. Tous ont été trouvés coupables du crime de haute-trahison au premier chef, les cinq premiers et le septième comme membres de la société défendue *la Jeune Italie*, et le sixième comme complice et pour avoir caché le plan révolutionnaire de l'avocat Mattioli, condamné. M. Tamburini a été condamné au gibet et à la confiscation de ses biens; M. Guidotto à dix ans de galères, et les autres de trois à sept années de prison, et aux frais. Le duc a confirmé cet arrêt, toutefois en commuant la peine de mort prononcée contre Carlo Tamburini en quinze ans de galères. La commission continue ses travaux : bientôt d'autres condamnations seront prononcées contre les nombreux infortunés qui gémissent dans les cachots de Modène. Ces nouvelles sont plus exactes que celles qui ont été publiées sur le même sujet par les journaux français.

Le gouvernement papal des quatre Légations a pris de nouvelles mesures de rigueur. M. Vicini, ex-président du gouvernement en 1831, a été relégué à Massa-Lombarda. Des *precetti politici* ont été intimés à plusieurs jeunes gens; d'autres ont reçu ordre de se présenter tous les jours à la police.

Toutes ces rigueurs, toutes ces condamnations ne réussiront pas à éteindre le sentiment d'indépendance et de liberté qui anime les habitans de toute la péninsule italienne. Déjà les nouvelles d'Italie portent qu'il y a une fermentation générale dans les esprits, produite par les évènemens d'Espagne. Les différens gouvernemens prétendent avoir découvert des complots; mais étant déjà embarrassés par l'invasion du choléra, ils ne savent pas comment en saisir les fils, et de quelle manière tenir tête à l'agitation qui s'est emparée des populations. D'après les nouvelles de la Toscane, il est question d'un complot révolutionnaire, découvert à Florence, qui était à la veille d'éclater et de s'étendre à toute l'Italie. On assure que le grand-duc n'a pas voulu qu'on fît de poursuites à cet égard; il il a seulement exilé de l'État les chefs de la conspiration, parmi lesquels on cite le prince Poniatowski, le prince Corsini fils, le marquis Torreggiani, et autres personnes de distinction.

Toutes les villes du Sud des États-Unis protestent avec une grande énergie contre les associations qui se sont formées dans quelques parties du Nord en faveur de l'abolition de l'esclavage. Les cours de justice usent de la plus grande rigueur envers les individus prévenus d'avoir répandu dans la classe noire des écrits favorables à l'émancipation des esclaves. L'on cite le nom d'un jeune homme de Nashville qui a été condamné à recevoir vingt coups de fouet sur le dos, et qui a été banni ensuite de la ville, pour avoir distribué quelques écrits parmi les nègres des environs. On ne saurait assez déplorer et flétrir cette odieuse inconséquence chez un peuple qui s'était posé aux yeux de la trop crédule Europe comme le type des peuples libres.

CHRONIQUE POLONAISE.

Pologne proscrite. Nous suivons avec anxiété les destinées du bataillon polonais, qui, faisant naguère partie de la légion étrangère employée en Afrique, a été mise avec elle à la disposition de l'Espagne. Nous savons qu'avec son chef, le brave major *Horain*, ce bataillon a mis à la voile à *Oran*, le 8 août, à *Palma* le 14, et qu'il a débarqué à *Tarragone* le 17; que de là il s'est rendu à *Lérida*, enfin qu'il a pris part aux combats qui, dans les premiers jours de septembre, ont eu pour résultat de repousser et même de rejeter sur les Pyrénées, la division carliste de *Guergué*. Puisse un sort prospère permettre à ces nobles débris de l'armée polonaise de n'avoir à combattre dans la péninsule que les bandes de don Carlos, cet allié naturel de Nicolas, et puissent-ils, en se vouant temporairement à un service étranger, contribuer par leur courage, leur patience et leur résignation, à maintenir et à

consolider l'honneur national, et mériter, par leurs vertus civiques et militaires, de voir enfin au-dessus de leurs baïonnettes se déployer le drapeau national, cet aigle blanc, seul et unique signe de ralliement pour des guerriers qui ne vivent que dans l'espoir d'affranchir un jour, du joug odieux de l'étranger, le sol sacré de leur patrie.

Nous n'avons pas à parler ici de M. O'Connell qui parcourt l'Angleterre en triomphateur. Mais, du moins, nous devons mentionner le toast porté en l'honneur de la nation polonaise dans le magnifique banquet qui a eu lieu à Newcastle, le 14 septembre. Après un discours du célèbre Irlandais, le président de la fête, élevant son verre, a dit : « A l'honneur de la Pologne ! puisse ce noble pays triompher bientôt de ses oppresseurs ! » Ce toast, accueilli avec applaudissement, a été porté avec enthousiasme.

Quelques jours après, à Glasgow, où deux cent mille hommes se pressaient autour du représentant de l'Irlande, celui-ci, dans un discours en réponse à l'adresse des ouvriers de cette ville, après avoir dit que l'immense assemblée au sein de laquelle il se trouvait pouvait être féconde en enseignemens pour les Espagnols, les Portugais, et même pour le despote russe, meurtrier des femmes et des enfans de la Pologne, s'est écrié : « La liberté plane encore sur le monde; les Russes eux-mêmes peuvent être appelés à devenir des hommes, et la tyrannie tomber pour toujours. » Un tonnerre d'applaudissemens a suivi ces paroles.

Nous donnerons, dans notre publication prochaine, un aperçu des associations qui se sont formées successivement parmi les réfugiés polonais à Paris. Fondées dans des vues louables, permises par le gouvernement, elles méritent de fixer l'attention de nos lecteurs. Aussi nous empresserons-nous de les faire connaître, afin que leurs attributions distinctes soient mieux comprises et mieux appréciées.

Pologne soumise. Qui de nous peut oublier, qui peut, sans le déplorer, rappeler le souvenir des affreux désordres qui eurent lieu à Varsovie dans la nuit du 15 août 1831. C'est à cette nuit néfaste et aux circonstances malheureuses qui l'ont préparée, précédée et suivie, qu'il faut attribuer la chute accélé-

rée de la capitale et la soumission du pays. Les monstres qui, au mépris des lois et du gouvernement national, ont terni l'éclat de notre gloire, jusque là si belle et si pure; ces monstres, bien loin d'avoir agi contre les intérêts de la domination étrangère, ont travaillé pour elle, et ce n'était certes pas au gouvernement russe de tourner la vindicte des lois contre un acte qui lui a été si éminemment utile. Néanmoins, nous voyons, quatre ans après la reddition de Varsovie, une sentence publiée contre seize individus, condamnés pour avoir pris plus ou moins part aux assassinats de cette nuit; sentence qui met en même temps hors de cause cinquante-six autres prévenus. Parmi les seize condamnés, nous voyons *deux* militaires du nombre de ceux qui, en contravention aux lois de l'honneur, séjournaient et complotaient dans la capitale, tandis que leurs frères d'armes combattaient dans les rangs de l'armée nationale; *trois* propriétaires, dont un nommé *Joseph Boski*, connu pour avoir été espion de l'administration russe; *six* artisans et garçons de métiers, *un* laquais, *trois* revendeurs de comestibles et boissons, et *un* musicien. *Cinq* des coupables sont condamnés à 4, 10 et 20 ans de cachot; *onze* le sont à 1, 2, 3, 6, 7, 9 et 10 ans de prison forcée. *Joseph Boski* est condamné à 3 ans de prison. La part que ce dernier a prise aux crimes du 15 août est généralement connue; mais un espion, peut-être un provocateur, a dû être épargné. D'autres prévenus sont contumaces; l'arrêt ne contient pas leur condamnation, elle sera portée, si, plus tard, on parvient à s'emparer de leurs personnes. Ce qui caractérise particulièrement la sentence que le journal officiel du 19 août fait connaître, c'est son introduction, visiblement rédigée dans la chancellerie, chargée des publications officielles; il y est dit : « Le 16 de ce » mois a vu s'écouler quatre ans depuis que la rébellion, par- » venue à sa maturité, fit éclore les affreux assassinats qui » toujours et partout en sont le résultat. » Qui ne croirait, en lisant cette phrase obligée, qu'il s'agit d'une sédition de faubourg, d'une émeute de populace contre une autorité légitime et naturelle, émeute qui, née dans les classes les plus obscures, n'a peut-être eu pour motif qu'une rixe de carrefour, et qui, grossie par la masse et changée en rébellion, s'est livrée

aux voies de fait, au meurtre et au pillage. Est-ce ainsi que les puissans du siècle rendent hommage à la vérité? N'est-ce pas une nation de vingt millions d'hommes, connue du monde, et célèbre dans l'histoire, qui après avoir été quatre fois déchirée, et enfin politiquement anéantie, s'est levée en masse pour ressaisir son indépendance et sa liberté? N'a-t-on pas vu alors toutes les classes de cette nation, paysans, habitans des villes, propriétaires, civils et militaires, grands et petits, courir aux armes, et sacrifier sur l'autel d'une patrie renaissante tout ce qu'ils avaient de plus cher. Ne les a-t-on pas vus se lever d'un bout de la vieille Pologne à l'autre, des confins de la Mer-Noire à ceux de la Baltique, du Dnieper à la Warta; souvent sans armes et toujours sans chef, et l'on voudrait qualifier ce grand, ce noble mouvement du nom obscur de révolte?

La tentative n'a pas réussi, la Pologne est retombée sous le joug moscovite; mais est-ce l'évènement seul qui légitime les actes politiques? L'affranchissement de la Pologne, un traité de paix honorable avec la Russie, comme puissance voisine, voilà quel devait être, quel aurait été le résultat de ce mouvement, de cette guerre nationale, sans quelques fautes commises par les chefs polonais, sans la stupeur de l'Europe. Les assassinats! que la honte en retombe sur la tête des coupables, fous ou criminels, et surtout sur ceux qui les ont excités ou qui n'ont pas su les dompter. Des assassinats! on en commet partout, et l'empereur Nicolas les a vus dans son propre empire se renouveler trois fois pendant neuf ans, sans qu'on puisse qualifier son gouvernement d'illégal ou de révolutionnaire. *Pétersbourg*, *Sevastopol*, et les *Colonies militaires* du Nord, le prouvent incontestablement. La fortune s'est déclarée pour lui en Pologne, mais le bon droit est resté aux Polonais. Tout juge impartial en conviendra avec nous. Il est permis de profiter de la victoire, mais il ne l'est pas d'insulter à l'infortune et de déverser la honte et le blâme là où la vertu malheureuse ne devait inspirer qu'admiration et respect. *Res sacra miser.*

La parade diplomatico-militaire, donnée à l'Europe, à Kalisz et Tœplitz, pourrait éveiller des susceptibilités, si elle ne

faisait pas naître le sourire. Que sur les confins de la Pologne vaincue, l'empereur Nicolas choisisse un point saillant, pour y ériger un camp de soixante mille hommes de l'élite de ses troupes, que de ce point, il tourne stratégiquement toute la Galicie à droite et la Prusse à gauche, jusque là, tout est simple et naturel. Jeune autocrate, favorisé par le sort, ayant dans le peu d'années de son règne apaisé trois séditions dans l'intérieur, humilié le Balcan, fait trembler et rendu tributaire le sultan, changé la Mer-Noire en lac russe, et la Pologne en province; il peut oser beaucoup.—Mais que ceux aux dépens de qui le pouvoir de cet autocrate s'agrandit et se consolide, que la Turquie, la Suède, la Prusse et l'Autriche, abaissent leurs sceptres devant le sien, et reconnaissent, pour ainsi dire, ne les tenir que de la volonté de leur suzerain, en qualité de vassaux et d'hommes liges; voilà ce qui est inconcevable et ce qu'on ne saurait s'expliquer que par l'aveuglement le plus complet ou par la ruse la plus dissimulée. Espérons que la dernière cause est la seule vraie et réelle, et de légers symptômes tels que la non apparition de l'empereur d'Autriche à Kalisz, le refus d'y venir du prince Oscar, la trahissent peut-être. En attendant, l'empereur Nicolas, précédé d'une flotte de 16 voiles, portant mille canons et une division de sa garde, après avoir traversé la Baltique, de Peterhoff à Dantzig; et la Prusse, par Grandeuz et Thorn, est arrivé à Kalisz, le 19 août. Le 21, il a fait une revue générale de toute l'armée russe réunie. Il paraît que ce jour, il a été plus content de son infanterie et de l'artillerie que de la cavalerie. Le 25, il a fait manœuvrer en présence du grand-duc Michel, arrivé la veille, le 3e corps d'infanterie et la cavalerie de réserve. Le 27, il est allé à la rencontre de la garde, qui, ce jour, a fait son entrée au camp. Ce même jour, il a fait répéter un grand chant militaire, accompagné en mesure par des coups de canon. Ce chant a été exécuté en l'honneur du roi de Prusse. Le 29, ont eu lieu de nouvelles grandes manœuvres avec 58 bataillons complets, 41 escadrons de cavalerie, 13 de Cosaques et 128 canons. Le 30, l'empereur a quitté Kalisz pour se rendre en Silésie. Le même jour, il est arrivé à Liegnitz pour visiter le roi de Prusse, et c'est là que, sur le champ de bataille de

Wahlstadt (1), les troupes prussiennes du 5e corps ont manœuvré en présence de ces deux souverains, des princes de Prusse, de deux archiducs d'Autriche et d'autres princes allemands et russes. Divers journaux anglais, français et allemands, ont parlé d'une sédition qui a dû avoir lieu dans le camp de Kalisz. Des lettres particulières confirment la nouvelle, en précisant que ce sont quatre régimens russes qui se sont révoltés contre leurs chefs. Une distribution incomplète de rations a dû en être la cause. Au reste, les malversations sont tellement invétérées dans toutes les parties de l'administration de ce pays, qu'un désordre pareil est non seulement possible, mais même très vraisemblable. Quoi qu'il en soit, la sédition ne paraît avoir eu d'autres suites qu'un prompt retour de l'empereur Nicolas qui, le 10 septembre, était déjà arrivé de Silésie à Kalisz.

D'après un tableau statistique publié dans le journal officiel de Pétersbourg (2), on a exporté de Russie, dans le royaume de Pologne, pendant l'année 1834, pour la somme de 9,964,710 fr., par contre, on a importé du royaume, dans l'empire, pour la somme de 3,088,812. Cette donnée est très importante et donne la mesure des souffrances du pays, qui même, matériellement, n'est que l'ombre de ce qu'il était avant que le bras de fer de Nicolas se fût appesanti sur lui. Alors, on évaluait l'exportation des seuls draps confectionnés dans les manufactures du royaume à plus de 20 millions de francs. Cette différence énorme prouve la décadence totale de l'industrie et du commerce polonais, résultat inévitable de la destruction des manufactures, du nouveau tarif de douanes, et de l'appauvrissement général du pays.

La Pologne vient de perdre un savant piariste, l'abbé *Bystrzycki*. Appartenant à un ordre célèbre en Pologne, et qui, de tout temps, se distingua par ses lumières, les services ren-

(1) Champ de funeste mémoire où, en 1813, les Prussiens obtinrent un avantage sur un corps d'armée français, et où, six siècles avant, en 1240, les princes de la Silésie succombèrent en combattant les Tartares.

(2) Voyez le *Tygodnik Peterzburski*, nº 63 du 28 août 1835.

dus à l'éducation publique, aux lettres, et par son zèle pour la cause nationale, l'abbé Jean-Albert *Brystrzycki* suivit les traces de ses prédécesseurs, les *Konarski*, les *Waga*, les *Ostrowski*, les *Kopezynski*, les *Jodlowski*, et de tant d'autres qui illustrèrent et enrichirent la littérature polonaise. Long-temps professeur, puis directeur des études, membre actif de la célèbre société philomathique de Varsovie et de beaucoup d'autres sociétés savantes, après avoir doté l'enseignement public d'un excellent ouvrage élémentaire, intitulé *Cours de physique à l'usage des écoles publiques*, et avoir ainsi fourni avec fruit une carrière honorable pour lui et utile à ses compatriotes, il eut, sur le déclin de ses jours, le double malheur de voir sa patrie passer sous le joug étranger, et son église, celle dont il avait desservi les autels pendant toute sa vie, violemment arrachée au culte catholique, et à son ordre, et devenir église grecque schismatique. Forcé, avec ses collègues, de quitter une maison fondée par le célèbre piariste Konarski, et de se réfugier dans une demeure obscure, il ne survécut pas long-temps à cette douleur, et termina sa carrière à Varsovie, le 13 août dernier. Paix et honneur à sa cendre! à sa mémoire! mais malédiction à l'odieux tourmenteur de la Pologne. Qui de nous, fils de la patrie et habitans de Varsovie, n'a frémi, à la nouvelle qu'une des plus belles églises de la capitale, située dans une des rues principales et le plus fréquentées, distinguée par sa noble et simple architecture, propriété d'un ordre révéré par tout ce qui porte le nom polonais, attenant à la maison scolaire, où depuis soixante ans toute la fleur de la jeunesse polonaise avait puisé, avec le goût des lettres, le respect pour les principes religieux et l'amour le plus ardent de la patrie! que cette église et cette maison avaient été ravies à notre culte et livrées à celui de nos oppresseurs; qu'au son harmonieux et imposant de la grande cloche, que, depuis notre jeune âge, nous distinguions de toute autre, avait succédé le carillon grec, avec son tintement importun et son bruit incessant, comme pour insulter au malheur des vaincus. Mais patience! le monde n'est pas près de sa fin; le siècle marche, il est un Dieu qui préside aux destinées de l'humanité, et le jour viendra, jour de bonheur et d'allégresse,

où le carillon odieux sera interrompu, où le temple des piaristes redeviendra catholique, où sa chaire retentira de nouveau de l'idiôme national, et où un *Te Deum* solennel sera célébré, par le chant unanime de toute une population à genoux, rendant grâce à l'Éternel rémunérateur, pour son église restituée, pour sa patrie restaurée!

C'est par les lettres et les sciences que les Polonais cherchent à se consoler de la rigueur du sort et de la cruauté des oppresseurs. Nous voyons avec plaisir les efforts qu'ils font dans cette carrière, malgré les obstacles de tout genre que leur opposent la défiance et la haine de leurs adversaires. Voici les ouvrages qui ont paru récemment sur divers points du vaste territoire de la Pologne :

1. *Journal d'un voyage dans la Galicie occidentale.* C'est un ouvrage intéressant, dont nous nous proposons de communiquer quelques extraits à nos lecteurs, dans un de nos prochains numéros, d'autant plus que c'est une des provinces de la vieille Pologne qui mérite le plus d'être connue, et elle ne l'est que très imparfaitement.

2. *Encyclopédie Universelle*, ouvrage publié par les deux Gluckisberg, et qui paraît à Varsovie et à Vilna, en livraisons, devant former 8 volumes. Si nous avions un vœu à former à l'égard de l'ouvrage en question, ce serait de voir un Polonais réfugié compléter les articles de l'*Encyclopédie* par un supplément qui serait ajouté à chaque volume, et qui contiendrait tous les passages dont la censure russe n'aurait pas permis l'admission.

3. *Tableaux et analyses littéraires*, livraison sixième. Cet utile ouvrage, publié à Vilna, soutient sa réputation justement acquise. Le n° 6 contient un aperçu du mouvement intellectuel en Angleterre, depuis le commencement du XIXe siècle, et un long article sur les 14 ouvrages du comte Jean Potocki, littérateur distingué, que la Pologne a perdu en 1816. Ces ouvrages sont tous imprimés en français, mais le petit nombre d'exemplaires que l'auteur a fait tirer les a rendus fort rares dans le commerce. Ils sont presque tous historiques et remplis de recherches les plus curieuses sur les origines slaves et sarmates.

4. *Enumeratio plantarum Galiciæ et Bucovinæ*, publiée par M. *Zawadzki*, professeur à Leopol-Breslau, 1835. Intéressant par la description de 24 genres, propres à la province où ils croissent, et auxquels l'auteur a donné, outre le nom scientifique latin, des noms polonais historiques. Honneur au savant qui n'oublie pas la gloire de son pays!

5. *Histoire de la ville de Lemberg* et de *la Galicie*, traduite du latin, de Zimocowiez, par *Piwocki.*

6. *Description statistique de la ville de Vilna*, par Michel *Balinski*, deux ouvrages qui font honneur aux recherches, au zèle et au patriotisme de leurs auteurs, et qui sont très bons à consulter sous le point de vue historique et géographique.

7. *L'Anabasis de Xénophon,* traduit du grec en polonais, par M. *Mrongovius.*

8. *Les Devoirs de l'homme* de *Silvio-Pellico*, traduit en polonais, à Cracovie.

Terminons cette revue par deux noms, l'un polonais, l'autre russe, tous deux comme méritant bien des lettres polonaises: ce sont MM. *Kowalewski* et *Muchanow*. Le premier, qui est Polonais, ne cesse de travailler dans le genre auquel il s'est voué. Il s'en va, exploitant l'Asie, et vient de communiquer à la rédaction d'un journal polonais à Pétersbourg, le *Tygodnik*, un nouvel extrait de son *Voyage en Mongolie*, dont nous avons déjà rendu compte à nos lecteurs, et sur lequel nous reviendrons dans un de nos prochains numéros. Le même auteur a inséré un article savant sur le *Calendrier chinois*, dans une feuille littéraire russe.— Le second, M. *Muchanow*, dont nous avons eu déjà l'occasion de parler, vient de publier un ouvrage intéressant pour l'histoire nationale. C'est le *Manuscrit du Hetman Zalkiewski*, guerrier cher à la Pologne, qui, maître de Moscou, fit monter sur le trône de Russie Ladislas, fils de Sigismond III, roi de Pologne, d'une manière aussi honorable qu'utile pour les deux pays : honorable, puisqu'il avait su captiver, pour le jeune prince, les libres suffrages de la nation russe, à laquelle le nouveau roi garantissait des franchises qu'elle n'a plus ; utile, puisque deux peuples rivaux et ennemis seraient devenus voisins paisibles et alliés, et auraient épargné, par leurs rapports d'amitié, tous les crimes politiques

que nous avons vus plus tard s'accomplir sur la malheureuse Pologne. Ce manuscrit est de 1611, et rend compte du commencement et des progrès de la guerre contre la Russie, sous le règne de Sigismond III. Le corps de l'ouvrage et les pièces justificatives, sont imprimés en polonais et en russe. Nous remercions M. Muchanow de n'avoir pas négligé de le faire imprimer également dans la langue de l'original; nous avions droit de nous y attendre, connaissant son zèle et son amour pour l'histoire et les lettres.

NOUVELLES DIVERSES.

Les conseils généraux poursuivent, en France, le cours de leur session. On voit avec une grande satisfaction que parmi eux la sollicitude pour l'instruction du peuple est générale, et que les sacrifices ne coûtent pas pour favoriser l'enseignement primaire. La plupart de ces conseils favorisent aussi la publicité des délibérations. L'on doit d'autant plus s'en féliciter que l'on apprend ainsi à connaître un bon nombre d'hommes de talent, d'expérience et de franchise, qui peuvent faire espérer une amélioration prochaine et sensible dans l'administration intérieure du pays.

— L'auteur d'un écrit intitulé, le *Catéchisme véritable des croyans,* a été cité devant la Cour d'assises de la Seine, qui, pour la première fois depuis juillet 1830, faisant application de l'article 1er de la loi du 25 mars 1822, relatif à la punition des attaques dirigées contre la religion de l'État, a condamné l'auteur de l'écrit à six mois d'emprisonnement et 6,000 fr. d'amende. De plus, la Cour a ordonné la destruction des exemplaires saisis.

—Le pacha qui gouverne actuellement à Tripoli de Barbarie, au nom de la Porte-Ottomane, a fait connaître, par une notification officielle, au consul général et chargé d'affaires de France dans cette résidence, qu'à partir du 1er décembre, tous les ports de la régence, à l'exception de Tripoli, Bengasi et Derne, seraient considérés comme en état de blocus, et que plusieurs bâtimens de guerre

allaient être envoyés en croisière sur la côte pour faire respecter ce blocus; cette disposition paraît être dirigée contre les ports de la régence qui n'ont pas encore fait leur soumission à la nouvelle autorité, et particulièrement contre celui de Mesurata.

— M. O'Connel a visité Paisley et Gréenock, toujours au milieu d'un enthousiasme croissant. Il recommande surtout d'éviter tout désordre, d'écarter toute idée de révolution, car elles sont fatales aux ouvriers qui n'ont que leur travail pour vivre. Mais il faut faire forces pétitions, a-t-il dit, et il faut qu'elles soient signées par les femmes aussi bien que par les hommes, « pourquoi ne serait-l pas permis aux jeunes et jolies femmes de Paisley de préparer des pétitions contre les vieilles femmes de la Chambre des lords. »

— Lord Durham, ambassadeur anglais auprès du cabinet de Pétersbourg, est arrivé à Constantinople le 3 septembre, et a dû repartir le 6 sur un yacht de la marine britannique qui l'attendait pour le conduire en Crimée.

— L'empereur de Russie sent la nécessité de faire des économies. Il a adressé le 9 août l'ukase suivant au Sénat dirigeant : « Attendu que nous croyons possible de ne plus entretenir deux armées, nous ordonnons la dissolution de l'état-major de notre première armée du 1er septembre; mais il sera établi une commission temporaire spéciale pour régler les comptes militaires. Nous ordonnons au Sénat dirigeant de faire exécuter cette disposition. »

— L'empereur Ferdinand est arrivé le 19 à Tœplitz, où se trouveront réunis 49 empereurs, rois, grands-ducs, archiducs, ducs, princes régnans, et 80 princesses. Le grand écuyer, comte de Wrbna, doit présider à la réception de toutes ces illustrations.

— *Le Diaro di Roma* du 16, annonce que don Miguel est parti de Rome pour Modène.

—Charles V a adressé à la nation espagnole un appel où il engage les hommes amis de leur pays à venir se ranger sous sa bannière pour échapper aux horreurs de l'anarchie. Cette proclamation est datée du palais de Murgia, le 17 septembre.

— La junte de Saragosse a destitué, par un arrêté du 20, le capitaine général Montès, qui opérait contre elle ; il a été remplacé par le brigadier Ocana.

Les juntes de l'Andalousie ont décrété la formation d'une junte centrale à Audujar et la réunion sur ce point d'une armée de 16,000 hommes pour la défense de l'Andalousie.

— On annonce qu'Eraso, le chef de la faction navarraise qui avait le plus d'influence, est mort le 22. — A Valence, les urbains

ont rétabli l'ordre qui avait été troublé dans les journées du 18 et du 29. Le comte d'Almodovar, qui avait été forcé de se cacher, a repris ses fonctions. La junte du gouvernement est dissoute. — A Carthagène, le général Valdès et le gouverneur ont été contraints de se réfugier chez le consul de France. — Murcie et Lorca ont suivi le mouvement révolutionnaire.

— Le journal de Saragosse, du 14 septembre, contient une pièce des plus curieuses. C'est une pétition de plusieurs ecclésiastiques à la junte du gouvernement.

« Les prêtres, disent les pétitionnaires, jouissent, comme tous les hommes, du droit naturel de porter les armes pour leur défense personnelle et pour celle de la patrie. Les autorités et les exemples ne nous manqueraient pas; mais la *vaste érudition* de cette junte nous dispense de les énumérer. En conséquence, nous vous demandons d'autoriser la formation *d'une compagnie d'ecclésiastiques* pour courir à la défense de l'ordre public et de la patrie. »

La junte supérieure s'est empressée d'accueillir cette offre, et a décidé que la compagnie serait reconnue dès qu'elle présenterait un *premier effectif de trente prêtres sous les armes!*

—Voici les nouvelles d'Espagne que contiennent les journaux du 30 septembre.

La reine a adressé un ordre royal, ou instruction, portant la date du 18 septembre, à tous les capitaines généraux et gouverneurs civils, pour qu'ils aient à démentir, au nom de la régence, les bruits répandus sur un projet de transaction avec les carlistes et leurs chefs, ainsi que sur une intervention des troupes étrangères, c'est-à-dire françaises, car celle des Portugais a été de nouveau réclamée par Mendizabal. Dans cette instruction, la reine déclare qu'elle prendra en considération les adresses qui lui sont parvenues des divers points du royaume.

Le comte de Las-Nœvas, l'un des membres les plus ardens de la chambre des Procuradorès, s'est mis à la tête des troupes de la Manche, lesquelles s'avanceraient sur Madrid proclamant la constitution de 1812. Le général Latre, envoyé pour s'opposer à ce mouvement, aurait vu le corps qu'il commandait se réunir aux insurgés. Mendizabal, seul ministre dirigeant, se serait hâté d'envoyer les généraux Quiroga et Chacon pour entrer en pourparlers avec Las-Navas.

— Un bateau anglais vient de quitter Plismouth, emportant de nouvelles recrues pour les troupes auxiliaires d'Isabelle II.

Une Année

EN SUISSE

OU

SÉJOUR DES RÉFUGIÉS POLONAIS

DANS CE PAYS.

Cet ouvrage, qui est dû à la plume d'un de nos compatriotes réfugiés, doit paraître incessamment; il formera un volume in-8° et sera orné d'une carte topographique de la Suisse. En attendant que nous puissions en rendre un compte détaillé, nous allons transcrire ici les sommaires placés en tête de chacun des 12 livres qui le composent; ils donneront à nos lecteurs une idée de cette publication, qui ne peut manquer d'exciter leur curiosité et leur intérêt.

I. INTRODUCTION. — Politique générale de l'Europe après la chute de la révolution polonaise. — Motifs qui décidèrent quelques réfugiés de cette nation à quitter la France en 1833.

II. Sortie des réfugiés de Besançon, Salins, etc., leur marche et entrée en Suisse. — Cantonnemens provisoires dans les républiques de Berne et de Soleure. — Nouvelles fâcheuses de l'Allemagne. — Adresses des réfugiés à la diète fédérale et aux gouvernemens cantonnaux de la Suisse. — Suites de cette démarche. — Réponse favorable du gouvernement de Berne, suivie de l'occupation des nouveaux cantonnemens dans cette république. — Marques de sympathie des habitans du pays.

III. Etat politique de la Suisse et du canton de Berne. — Régénération de la plupart des cantons après la révolution de juillet (1830). — Révision du pacte fédéral de 1815. — Agitation des partis suscitée par l'absolutisme à cause de ces réformes. — Suite de ces dissensions. — Réaction dans les cantons rétrogrades de Neuchâtel, de Bâle et de Schwytz, la ligue de Sarnen.

IV. Mesures prises contre les réfugiés par divers cantons et Etats voisins de la Suisse. — Attaques dirigées contre ces proscrits par les organes de l'absolutisme et de l'aristocratie. — Efforts des organes libéraux tendant à repousser ces récriminations. — Démarches de la société helvétique en faveur des réfugiés. — Débats du Grand-Conseil de Berne, suivis de l'admission temporaire des réfugiés avec les subsides. — Etablissement du Comité central polonais à Berne. — Nouveaux débats du Grand-Conseil de Berne relatifs aux réfugiés et diminution des subsides accordés à ces derniers.

V. Suites de la dernière décision du Grand-Conseil de Berne. — Situation de la Pologne, de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Espagne et du Portugal. — Politique des cours absolues. — Influence de cet état de choses sur les réfugiés. — La France et l'Angleterre considérées en rapport avec la cause polonaise et ses victimes. — Débats du parlement britannique relatifs à cette cause. — Déclarations favorables des cabinets de Londres et de Paris. — L'intérêt porté aux réfugiés par les habitans de la Suisse. — Formation des Comités particuliers en faveur de ces exilés.

XI. Progrès des réformes politiques en Suisse. — Nouvelles délibérations sur la révision du pacte fédéral. — Conférence de Baden pour régler les affaires de l'église catholique en Suisse. — Assemblée générale de la société de sûreté fédérale à Zoffingen. — Départ des réfugiés polonais du canton de Berne. — Mort du général Rozycki. — Changement du ministère en France, suivi de troubles éclatés dans quelques villes de ce pays. — Mort du général Lafayette. — Accueil fait en France aux réfugiés rentrés dernièrement dans ce pays. — Position de tous les réfugiés vis-à-vis du ministère français. — Changemens politiques en Espagne et en Portugal. — Quadruple alliance.

XII. Conclusion accompagnée de réflexions générales et des vœux des réfugiés pour la Suisse.

A

Ceux de nos abonn ment est expiré le 1er septembre, sont pries eler, pour ne point éprouver de retard dans l du journal.

ANNONCES.

ERRATA.

Des erreurs graves se sont glissées dans l'article *En Russo-Polonais*, qui a paru dans le n° 26 de notre journ Nous allons les signaler ici.

Page	106,	ligne 28,	*au lieu de* exportations,	*lisez*	exploitations.
	108.	26,	2,376,600,		4,753,200.
	108,	27,	9,472,600,		11,849,800.
	109,	1,	quart,		tiers.
	109,	29,	ou		vû.

PRIX D[...]EMENT:

POUR TOUTE LA FRA[...] POUR L'ÉTRANGER.

Six mois............. [...]x mois................ 12 fr.
Un an................ 1[...]Un an.................. 20 fr.

En Angleterre, six mo[...]llings, un an 20 schellings.

ON SOUSCRIT A PARIS,

AU BUREAU DU POLONAIS,

A LA LIBRAIRIE POLONAISE, RUE DES MARAIS-S.-GERMAIN, N° 17 bis.

TREUTTEL ET WURTZ, rue de Lille, 17.
HECTOR BOSSANGE, quai Voltaire, 11.
PAULIN, rue de Seine, 6.
GALIGNANI, rue Vivienne, 18.

A L'ÉTRANGER :

AMSTERDAM........ *Muller et Comp.*
BALE............ *Schweighaeuser.*
BERLIN....... *Duncker et Humblot.*
BRESLAU............. *G. Th. Korn.*
BRUXELLES Au bureau de l'*Union Cath.*
CARLSBAD............... *Franiek.*
COPENHAGUE.......... *Gyldendahl.*
DRESDE.................. *Arnold.*
FRANCFORT.......... *Jugel, Jæger.*
GENÈVE........... *Ab. Cherbuliez.*
[...]MBOURG..... *Hoffmann et Campe.*
[...]PZIG.. *Brockhaus, Cnobloch, Dyck.*
[...]ÉOPOL................ *Milkowski.*
[...]ONDRES................ *Ridgeway.*
KOENIGSBER.......... *Borntræger.*
MANHEIM.......... *Schwan et Gætz.*
MUNICH.................. *Lindauer.*
NEW-YORK...... *Berard et Mondon.*
NOUVELLE-ORLÉANS........ *Boismarre.*
NUREMBERG.............. *Campe.*
PESTH........ *Wigand, Hartleben.*
POSEN............. *Mittler, Munk.*
PRAGUE.................. *Calve*
PRESBOURG............. *Wigand.*
STOCKHOLM... *Normann et Engstrœm.*
STUTTGARD... *Schweitzerbart, Cotta.*
VIENNE..... *Rohrmann et Schweigerd.*
ZURICH...... *Orell, Fussli et Comp.*

Et chez les principaux Libraires et Directeurs des Postes.

AVIS ESSENTIEL.

[...]on du *Polonais*, désirant être informée de toutes les publications, [...]que nature qu'elles soient, relatives à la Pologne, invite les Libraires [...]iteurs de France et de l'étranger à lui faire connaître les ouvrages [...]ent, ou à lui en envoyer un exemplaire.

[...]ui concerne l'*Administration et la Rédaction doit être envoyé* franc [...]rt *au Directeur du* Polonais, *rue Notre-Dame-des-Victoires*, 34.

IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET, rue du Colombier, 30, à Paris.